

OBSERVATIONS GÉNÉRALES ET PRÉLIMINAIRES À L'EXAMEN DE L'ÉCRIT

QUI A POUR TITRE,

LETTRE SUR L'ESPERANCE ET LA CONFIANCE
CHRÉTIENNE.

Par l'Auteur des *Difficultés proposées aux Théologiens sur cette matière.*

Congregamini, & vincimini : ... confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini : inite consilium, & dissipabitur, quia nobiscum Deus. Isaïæ cap. 8. v. 9.

Assemblez-vous, & vous serez vaincus : prenez vos armes, & vous lerez vaincus :
formez des desseins, & ils seront dissipés, parce que Dieu est avec nous.
Isaïe Chap. 8. v. 9.



REFLEXIONS THEOLOGIQUES SUR L'ESPERANCE CHRETIENNE.

I.

Quoique l'esprit & le cœur concourent ensemble pour former l'Espérance chrétienne, il est certain que le cœur à beaucoup plus de part que l'Esprit, à sa formation, si on la considère comme une vertu; En effet, c'est le cœur qui à la lumière de la foi, désire la béatitude éternelle; c'est lui encore qui s'appuie uniquement sur la bonté toute-puissante de Dieu pour l'obtenir: au lieu que du côté de l'esprit, l'Espérance Chrétienne consiste uniquement à juger, & à présumer que nous obtiendrons un jour la béatitude qui nous est promise: *Spes dicit: Mihi illa servatur.*

I I.

Ainsi qu'est-ce qu'un Chrétien qui espère en Dieu? C'est un homme qui éclairé & animé par le saint Esprit, aspire à jouir du souverain bien; un homme qui fondé sur les promesses & sur les mérites du Sauveur, s'attache pleinement & sans réserve à la miséricorde & à la toute-puissance du Seigneur, pour parvenir à la jouissance de ce bien souverain; un homme enfin qui est porté & incliné par ces deux mouvemens de son cœur, & par le sentiment qu'il en a, à juger & à présumer qu'il sera un jour souverainement heureux.

I I I.

Il est clair qu'on ne peut trop désirer le souverain bien. Ainsi du côté de ce désir, l'Espérance chrétienne n'a certainement ni bornes, ni mesures: Il n'est pas moins clair qu'on ne sauroit trop s'appuyer & se reposer sur la toute-puissante miséricorde de Dieu, en l'embrassant comme notre unique ressource: & par conséquent de ce côté-là nul excès n'est encore à craindre pour celui qui veut espérer chrétiennement. Aussi n'y a-t-il aucune division avouée par les Théologiens sur l'un ou l'autre de ces deux points.

I V.

Mais que faut-il penser du troisième, je veux dire de cette portion de l'Espérance chrétienne, qui est le jugement que nous formons d'être du nombre des Elus, & que nous serons un jour de celui des bienheureux? Voilà sur quoi l'on se partage, & l'on dispute avec tant de chaleur depuis quelques années. Il y a néanmoins dans cette dispute même une vérité qui n'est point ouvertement contestée; c'est que ce jugement affirmatif que nous formons sur l'Espérance sur notre prédestination & notre salut, ne peut, & ne doit jamais aller jusqu'à la certitude absolue, hors le cas d'une révélation expresse.

V.

Mais quoique l'on convienne d'une part, que l'Espérance chrétienne considérée & du côté du désir de la béatitude, & du côté de ce sentiment qui nous porte à nous appuyer uniquement sur la miséricorde divine pour l'obtenir, doit être sans bornes; & d'autre part, que ce jugement affirmatif, que nous formons sur notre prédestination & notre salut, ne doit jamais aller jusqu'à la certitude: cependant lorsqu'il s'agit ou de concilier ensemble ces vérités, ou de les établir, & de les développer, chacun prend des routes si différentes, qu'à chaque pas la division semble naître, & se fortifier.

V I.

Les uns prétendent que par l'Espérance chrétienne, vertu théologique, appuyée sur son motif essentiel, tout homme, soit juste, soit pécheur, est également en droit non seulement de désirer la béatitude, & de s'attacher à la bonté toute-puissante du Seigneur, sans bornes, & sans mesure; mais encore de concevoir une assurance de son salut, qui dès sa naissance soit capable du plus haut degré, à la certitude près; & ils pro-



posent cette doctrine comme la foy de l'Eglise.

Les autres ne contestent pas que l'Espérance chrétienne ne fût pleinement par elle-même, pour mettre le pécheur, aussi bien que le juste, à portée & de désirer la béatitude de toute l'étendue de son cœur, & de s'appuyer uniquement sur le secours de Dieu pour l'obtenir. Ils avoient encore sans peine, que la seule vue de la toute-puissante miséricorde du Seigneur suffit, pour porter un Chrétien, en quelque situation qu'il soit, à concevoir une assurance de son salut, capable de le défendre & contre la défiance, & contre le désespoir; mais ils soutiennent qu'afin que cette assurance soit légitime dans son progrès, elle ne doit pas croître d'une manière arbitraire & illimitée, mais être proportionnée aux grâces reçues, & à l'avancement du Chrétien dans la piété.

V II.

Voilà donc à quoy l'on peut réduire le véritable objet de la dispute qui divise aujourd'hui les Théologiens sur l'article de l'Espérance chrétienne; c'est que les premiers enseignent que par l'Espérance un Chrétien, en quelque état qu'il soit, peut ou tout d'un coup, ou par degrés, concevoir à son gré la plus vive & la plus forte assurance de son salut, à la certitude près; au lieu que les seconds pensent que cette assurance du salut, quoiqu'elle ne dépende pour sa formation que de la seule vue de la miséricorde & de la toute-puissance de Dieu, est nécessairement dépendante dans son accroissement & dans son progrès, de la vue des grâces reçues, & de l'avancement du Chrétien dans la piété.

V III.

Il importe extrêmement d'observer ici que tout le fond de la dispute roule précisément sur ce terme, *nécessairement*; car tous nos Théologiens conviennent que les grâces reçues, & l'avancement dans la piété sont un puissant motif, pour rendre l'assurance du salut & plus ferme, & plus consolante: mais les uns veulent que ce motif soit simplement utile, & les autres veulent qu'il soit nécessaire; ce qui n'empêche pas que l'objet de cette dispute ne soit très sérieux, comme on va le voir par l'exposé des raisons qui sont alléguées de part & d'autre.

I X.

Voici le précis de celles qu'on allégué en faveur du premier sentiment. Tout Chrétien ne doit mettre ni bornes ni limites à son Espérance, puisque telle est celle qui lui est inspirée, & qui lui est prescrite par tout, & dans l'Ecriture, & dans les Livres de piété. Or espérer, ce n'est pas

seulement désirer la béatitude, & se reposer sur la miséricorde & la toute-puissance de Dieu pour l'obtenir, mais encore s'assurer qu'on l'obtiendra: & par conséquent comme l'Espérance chrétienne nous porte par sa nature, à désirer sans bornes la béatitude éternelle, & à nous reposer pleinement & sans réserve sur le secours miséricordieux du Seigneur pour l'obtenir, elle nous porte aussi par elle-même, & indépendamment de tout autre motif, à nous assurer que nous l'obtiendrons d'une manière illimitée, & susceptible de tous les degrés, excepté celui de la certitude.

X.

En effet, ajoutent-ils, quoique notre esprit distingue en quelque façon trois parties dans l'Espérance chrétienne, il est pourtant vrai que ces trois parties ne sont point réellement distinguées, mais qu'elles se réunissent & s'identifient, pour former dans notre cœur un tout indivisible, qui fait l'Espérance chrétienne: ainsi dès que ce tout est capable d'un accroissement sans bornes, il en est capable dans toutes ses parties, puisqu'elles sont identifiées, & qu'il n'y a entre elles nulle ligne réelle de séparation. Pour juger de la force de ce raisonnement, & ne le pas apprécier au-delà de sa juste valeur, il est bon de peser ceux qu'y opposent les Théologiens qui soutiennent le contraire.

XI.

Au reste, gardons nous de perdre de vue le point précis de la Difficulté qui nous occupe: il s'agit de savoir, non simplement, si cette assurance du Salut qui appartient à l'Espérance chrétienne, & qui l'accompagne nécessairement, doit être illimitée, & susceptible du plus haut degré, hors celui de la certitude absolue; mais si la seule vue de la miséricorde & de la toute-puissance de Dieu suffit pour produire l'assurance qui lui convient, ou bien si elle a besoin pour être légitime & bien fondée, du motif des grâces reçues, & si elle doit être moralement proportionnée au progrès de la piété. Voilà ce qu'enseignent nos derniers Théologiens: faisons ici un précis des preuves qu'ils apportent pour appuyer leur Doctrine.

XII.

Dieu, disent-ils, prescrit aux Fidéles par la bouche de Saint Pierre, de travailler à rendre leur vocation & leur élection certaine par la pratique des bonnes œuvres, donc la fidélité à les pratiquer est un moyen nécessaire pour avoir une certaine assurance de son Salut, & par conséquent supposer qu'on peut avoir cette assurance dans le degré le plus parfait, indépendamment de la pratique des bonnes œuvres, dont les grâces reçues

sont le principe, c'est admettre une hypothèse visiblement contraire & à l'autorité, & au précepte du premier des Apôtres.

Autre preuve: comme il y a une assurance du Salut qui est légitime & bien fondée, il y en a une aussi qui est arbitraire & présomptueuse, il faut donc qu'il y ait dans l'analogie de la foi un principe, & une règle qui nous mette à portée de discerner l'une d'avec l'autre. Or en supposant que je dois mesurer l'assurance de mon Salut sur les effets de la toute puissante miséricorde de Dieu à mon égard, & sur le témoignage de ma conscience, j'ai de quoi me défendre contre l'illusion que pourroit me faire mon amour propre, en me portant à confondre la fausse assurance du Salut, avec celle qui est solidement fondée: mais si l'on me persuade que je puis, & même que je dois, sur le seul motif de la bonté & de la puissance suprême du Seigneur, en quelque situation que je me trouve, concevoir une assurance de mon Salut qui soit illimitée, & susceptible du plus haut degré, à la certitude près; je demande comment, dans cette hypothèse, je puis me garantir de la fausse sécurité? n'est-il pas évident que c'est ouvrir la porte aux plus dangereuses illusions, que de l'admettre?

XIII.

Ces preuves ont, ce me semble, leur poids & elles ne sont pas incapables de balancer l'impression de celles qui ont été proposées en faveur du parti contraire. Mais content d'avoir fait le précis des unes & des autres, en les réduisant aussi bien que l'objet de la contestation, aux bornes les plus étroites qu'on pût leur donner; je laisse à ceux qui ont plus de lumière & de pénétration que moi, à décider lesquelles doivent prévaloir; & je finis mes réflexions sur cette Dispute, par quelques observations qui me paroissent dignes d'attention.

XIV.

PREMIERE OBSERVATION

Quoique ce soient deux sentimens très opposés en apparence, l'un de prétendre que la seule vue de la miséricorde & de la toute puissance de Dieu fût pour concevoir l'assurance la plus forte qui convienne en cette vie, de son Salut; l'autre qu'elle ne suffit pas, & qu'il y faut joindre nécessairement la vue des grâces reçues, & le témoignage d'une bonne conscience: cependant ne pourroit-on point dire que ces sentimens se concilient, & se touchent en quelque façon par un endroit: car lorsque l'on me dit, suivant le second de ces sentimens, que la vue des grâces reçues & de mon avancement dans la piété m'est nécessaire, afin que l'assurance que je conçois de mon Salut, croisse & se fortifie; on ne veut pas

me porter par-là à perdre de vue la toute puissance & la miséricorde de Dieu; puisque les grâces reçues & mon avancement dans la piété y sont nécessairement liées comme l'effet l'est à sa cause, ne feroit ce point là une voie de concilier les deux sentimens; puisque ces deux motifs, celui de la miséricorde, & celui des grâces reçues étant inséparables, ne sont à proprement parler, qu'un seul motif?

XV.

DEUXIEME OBSERVATION

Quoiqu'il en soit, pour la spéculation, puisque de part & d'autre, on convient que la vue des grâces reçues & le témoignage d'une bonne conscience, sont un très puissant motif, pour rendre l'assurance que je conçois de mon Salut, & plus consolante, & plus ferme, & moins sujette à l'illusion; je vois à quoi je dois m'en tenir dans la pratique; je n'aurai garde de mettre des bornes à mon Espérance: au contraire je puiserai sans cesse dans la vue de la miséricorde toute puissante de mon Dieu, & dans celle des promesses & des mérites de mon Sauveur, de quoi m'exciter à m'y attacher plus fermement, bien convaincu que ces divines ressources sont inépuisables pour ceux qui les embrassent par un recours fervent & agissant: mais afin que je ne sois pas séduit ni par les artifices de mon ennemi, ni par les illusions de mon amour propre, j'aurai soin aussi d'examiner & les effets de cette toute puissante miséricorde à mon égard, & la manière dont j'y répond: & je craindrai pour mon Salut, à proportion de mes infidélités, & de ma lenteur à marcher dans la voie étroite, également attentif à me défier toujours de moi-même, & à tout attendre de la protection du Seigneur.

XVI.

TROISIEME OBSERVATION

Sans vouloir donner aucune préférence dans la spéculation, au sentiment de ceux qui prétendent, que l'Espérance chrétienne, du côté de l'assurance du Salut, ne peut croître & s'affermir que dépendamment des grâces reçues & de l'avancement dans la piété: je ne puis m'empêcher d'observer ici, que l'imputation la plus grave, dont on les charge, me paroît sans aucun fondement: ils sont accusés par leurs adversaires de détruire l'essence & les attributs les plus précieux de l'Espérance vertu Théologale, sous ombre qu'ils la rendent nécessairement dépendante d'un motif borné & incertain: mais en quoi la rendent-ils nécessairement dépendante de ce motif? c'est uniquement par rapport à l'accroissement de l'assurance du Salut: du reste ne protestent-ils pas en toute occasion qu'ils donnent à cette vertu toute l'étendue & l'activité que la sainte Théologie lui attribue? & sur l'article même de l'assu-

rance du Salut, ne conviennent-ils pas nettement qu'un Chrétien en quelque état qu'il soit, peut & doit concevoir par l'Espérance, une assurance de son Salut, capable dès son premier degré, de le garantir de tout sentiment de défiance, & de désespoir, de l'élever actuellement au dessus de tout danger, & de tout obstacle qui le porteroit à en désespérer : enfin lorsqu'ils veulent que cette assurance du Salut dépende dans son accroissement du motif des grâces reçues, ce n'est pas pour restreindre l'efficacité de l'Espérance, c'est pour opposer à la présomption & à la fausse sécurité les barrières dont elles ont besoin. Qu'y a-t-il de bonne foi à tout cela qui tende à la ruine ou à la dégradation de l'Espérance chrétienne ? il faut être bien subtil pour le découvrir.

XVII. QUATRIÈME OBSERVATION

On ne fauroit trop le remarquer : Voilà donc à quoi se réduire, en dernière analyse, l'objet qui divise, & qui échauffe si fort nos Théologiens. C'est que les uns prétendent que la seule vue de la miséricorde & de la toute-puissance de Dieu, considérées en elles-mêmes, suffit pour qu'un Chrétien conçoive la plus grande assurance de son salut, qu'il peut légitimement concevoir en cette vie : Au lieu que les autres soutiennent que la miséricorde & la toute-puissance de Dieu n'ont

cette vertu, qu'autant qu'elles se font sentir au Chrétien par leurs effets salutaires, & autant qu'il y répond par ses sentimens & par sa conduite.

S'il n'est pas surprenant qu'un point de Théologie si délicat, & néanmoins si simple, ait donné lieu à quelques Ecrits ; il est au moins bien étrange qu'il ait occasionné tant de subtilités & d'abstractions, tant d'imputations odieuses, tant de plaintes, de reproches & d'invectives. Misère de l'esprit & du cœur humain ! Effers prodigieux & incompréhensibles du zèle théologique !

XVIII. CINQUIÈME OBSERVATION

Il y a pourtant une différence très-remarquable entre la doctrine des premiers, & celle des autres. C'est que jusqu'ici on n'a point appris que la doctrine de ceux-ci ait produit aucun mauvais effet parmi les fideles : au lieu qu'on sçait par expérience que celle des premiers a porté nombre de personnes à regarder la crainte de la damnation comme une disposition nuisible à la piété ; & à croire qu'elles étoient arrivées au centre de la perfection, quand elles avoient pu parvenir au point de se bien assurer de leur prédestination & de leur salut. Méthode de sanctification également commode & stérile, où il ne s'agit que de tourner favorablement son esprit, & de faire prendre un pli heureux à son imagination.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES ET PRÉLIMINAIRES À L'EXAMEN DE L'ECRIT

QUI A POUR TITRE,

*LETTRE SUR L'ESPERANCE ET LA CONFIANCE
CHRÉTIENNE.*

Par l'Auteur des Difficultés proposées aux Théologiens sur cette matière.

Dixit autem David ad Philistæum : Tu venis ad me cum gladio, hastâ & clypeo : Ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum prævaluitque David adversum Philistæum in fundâ & lapide, percussitque Philistæum interfecit ; cumque gladium non haberet in manu, David, cucurrit & stetit super Philistæum, & tulit gladium ejus, & eduxit eum de vagina sua, & interfecit eum Videntes autem Philistiim quod mortuus esset fortissimus eorum, fugerunt. (Lib. 1. Reg. c. 17. v. 45. 50. & 51.)

Mais David dit au Philistin : Vous venez à moi avec l'épée, la lance & le bouclier ; mais moi je viens à vous au nom du Seigneur des armées..... Ainsi David remporta la victoire sur le Philistin avec une fronde & une pierre seule : il le renversa par terre, & le tua. Et comme il n'avoit point d'épée à la main, il courut, & se jeta sur le Philistin : il prit son épée, il la tira de son fourreau, & il acheva de lui ôter la vie, en lui coupant la tête. Les Philistins voyant que le plus vaillant d'entr'eux étoit mort, s'enfuirent. (1. L. des Rois, c. 17. v. 45. 50. & 51.)

I. *Il vient de paroître un Ecrit intitulé Lettre sur l'Espérance & la Confiance Chrétienne, dont l'auteur armé de l'éloquence la plus fastueuse, de la subtilité la plus séduisante, de l'artifice le plus profond, vient se présenter à la tête de l'armée des ENTHOUSIASTES, pour insulter à la simple vérité, que nous défendons avec des armes bien différentes des siennes, qui ne sont point à notre usage : & nous ne sommes pas surpris que ceux qui s'arrêtent à considérer la force de ce géant comparée à celle du berger, la hauteur insultante du premier auprès de la simplicité du second, regardent déjà celui-ci comme vaincu. Mais nous pouvons dire qu'en attaquant l'Auteur du Traité de la Confiance (MONSIEUR D'ETEMARE (a)), & celui des*

Nouveaux Eclaircissemens (MONSIEUR PETITPÉD) & en les réduisant, comme nous l'avons fait, à un honteux silence, nous avons fait un heureux essai de nos forces, & que celui-ci n'aura pas meilleur marché de nous : nam & leonem & ursum interfeci ego servus tuus.... & apprehendebam mentum eorum & suffocabam eos eris igitur & Philistæus hic..., quasi unus ex eis. (b) Vous venez donc à moi avec tout le poids & tout l'éclat des armes les mieux trempées & les plus brillantes ; & moi je m'approche de vous au nom du Dieu des armées, avec la fronde & la pierre la plus unie, tirée du torrent, c'est-à-dire avec l'exposition simple & claire de la vérité : & ce sera avec vos propres armes, & en vous les arrachant, que

(a) Ce n'est pas lui qui a tenu la plume, mais il a tenu la main qui écrivoit ; c'est-à-dire, que ce sont ses leçons rédigées par le disciple, & visées par le Maître, qui composent ce Traité.

(b) C'est ainsi que votre serviteur a tué un lion & un ours. Je les prenois à la gorge, je les étranglois, & je les tuois. . . & ce Philistin sera comme l'un d'eux. Liv. 1. des Rois, c. 17. v. 36. & 35.

je triompherai de vous ; & que je verrai fuir la troupe des ENTHOUSIASTES , après la défaite de ce brave qui s'étoit mis à leur tête , *videntes autem Philistiim , quod mortuus esset fortissimus eorum , fugerunt.*

Parlons sans figure Nous allons voir que l'Auteur de cette Lettre a mis sa confiance dans le talent qu'il a de manier le discours , dans son adresse à donner de l'apparence à ce qui n'a point de corps , & dans l'usage qu'il sçait faire , selon ses vûes , du raisonnement subtil & qui éblouit , comme de celui qui est solide & satisfaisant. Que pour nous , nous n'avons besoin pour notre défense & pour le couvrir de confusion , que d'exposer sa doctrine & la nôtre , en lui enlevant ses propres principes , de faire voir qu'ils sont notre défense , & la condamnation de ceux avec qui il s'est ligé contre nous. Il en résultera que son ouvrage est artificieusement composé , dans le dessein de rendre odieux celui que ses principes mêmes justifient de toute erreur , & de justifier ceux que ces mêmes principes condamnent.

Que toute la terre l'entende donc : l'artificieux Auteur qui nous attaque , a pris pour sa doctrine , ce que nous avons déclaré être le capital de la nôtre ; & au lieu de s'en servir , comme nous , pour combattre ses amis précieux , qui défendoient l'illusion opposée , & de noter les Ecrits qui la contiennent , il s'est tourné contre nous , & il a fait ligue avec eux ; d'où il arrive que l'illusion & le Traité qui la renferme , triomphent , & que nous qui n'avions pour objet que de l'attaquer , paroissions vaincus. Voilà ce que nous mettrons en évidence. Nous nous proposons de plus de faire sentir l'injustice criante du procédé qu'on a tenu avec nous ; & nous ajouterons des exemples choisis dans la multitude que cet Ouvrage présente , pour faire voir que les preuves que l'Auteur apporte , sont de misérables preuves , qui se tournent contre lui même , & que les réponses qu'il fait à nos Difficultés , & à nos allegations , ne les effleurent pas.

I I. Nous nous sommes expliqués sur le système que l'Auteur présente , & il le dissimule. Nous avons tout prévu dans nos Ecrits ; nous avons expressément averti (*Nouv. Diffic. p. 49. n. 4.*) qu'il y avoit des Théologiens qui pensoient avec nous , Que la Charité est intrinsèque à la substance même de la Confiance du salut ; & qui croyoient en conséquence , qu'il n'est pas possible d'avoir une grande Confiance . . . sans avoir une Charité proportionnée : mais qui se persuadoient néanmoins qu'il n'est pas besoin que cette Charité si nécessaire pour autoriser une Confiance proportionnée , soit connue & aperçue de celui qui conçoit la Confiance ; ce qui veut dire qu'elle n'en

est pas le motif nécessaire , mais que ce motif , est la miséricorde de Dieu pour tous les hommes , plus ou moins sentie (ou faisie) à proportion qu'on l'aime plus ou moins. Ceux qui ont lu la Lettre dont nous parlons , ont aperçu que c'est là précisément le système qu'on y adopte. Qu'on ne prenne point l'Espérance Chrétienne (dit l'Auteur de cette Lettre) pour un simple effort d'un esprit qui se flatte par d'agréables pensées , sans que le cœur soit remué par un saint amour. Cette Espérance chrétienne est un amour de Dieu , un désir , une charité qui espère . . . L'Espérance & la confiance que nous avons d'obtenir le salut de la miséricorde toute-puissante de Dieu , peut croître , sans craindre d'exceder , pourvu que ce soit la Confiance véritable , l'Espérance chrétienne , c'est à dire , ce désir de posséder Dieu , cet amour de Dieu , qui espère & qui attend de Dieu le salut , qui se confie à Dieu , pour l'obtenir . qui veut observer sa loi , & qui pour y réussir , s'attache à sa miséricorde , toute-puissante , & y a recours. (Ce sont donc ces deux choses qui doivent croître ensemble , l'amour , qui a recours à la miséricorde , pour réussir à observer la loi de Dieu , & la persuasion d'obtenir de lui le salut.) Ne séparons donc point deux articles qui sont liés si étroitement . . . ne nous y méprenons point : cette Confiance qui s'attache ainsi à la ressource du Salut . . . n'est pas un tour d'imagination , ni une simple pensée qui flatte : c'est un désir sincère du royaume de Dieu & de sa justice : c'est un saint amour , qui a recours à Dieu , qui s'y confie , qui implore la miséricorde de Dieu plein de bonté avec une persuasion de Confiance (sans doute proportionnée à ce saint amour) qu'il lui fera propice à cause de Jesus Christ . . . si le désir & l'amour n'augmentoient pas , & que la persuasion seule d'arriver au Ciel augmentât , ce ne seroit pas l'Espérance chrétienne qui croîroit ; l'Espérance est une vertu du cœur : alors on ne voudroit pas beaucoup acquérir des mérites , en se persuadant beaucoup qu'on auroit la récompense . . . on croit avoir une forte Confiance (& alors on a une forte persuasion de son Salut) mais a-t-on une forte volonté d'observer toute la loi de Dieu ? que l'on voie si le cœur ne dément point une certaine persuasion de l'esprit , si la conduite ne contredit point les pensées . . . on conçoit bien que l'Espérance en Dieu étant une vertu du cœur , qui naît de l'amour , comme de son principe , on n'aura pas une forte Espérance , si l'on n'a pas un fort amour . . . qui n'a

qu'un foible désir , tant qu'il est dans cet état , n'a qu'une foible Confiance (quelque persuasion qu'il ait de son Salut futur) qui n'a aucun désir de la possession de Dieu ; n'a aucune Espérance chrétienne , (quoi qu'il puisse avoir une grande persuasion de son Salut) autant donc que cette persuasion surpassera la ferveur de ce désir , autant elle fera , à cet égard , un tour d'imagination , une pensée flatteuse , mais présomptueuse , qui lui donnera , à cet égard , une fausse consolation. Voilà quel est l'esprit des paroles que nous rapportons , ou elles ne signifient rien. (lisez les pp. 7. 15. 25. 67. 122. 80. 161.)

Nous avons donc prévu & annoncé ce système , dont l'Auteur de cette Lettre prend aujourd'hui occasion de nous attaquer avec tant d'assurance.

Or voions quel est le sujet de son triomphe & de ses insultes.

En même tems que nous avons annoncé cette manière d'expliquer la Confiance & son vrai motif , nous avons déclaré ce que nous en pensions. Je déclare , avons nous dit , (*Nouvell. Diffic. p. 51. n. 7.*) que qui conque auroit fait ce chemin d'en venir à reconnoître la nécessité d'une charité proportionnée à la Confiance que l'on conçoit du Salut , pour autoriser cette Confiance , quoi qu'il ne reconnût pas que cette charité en est le motif nécessaire , je n'entreprendrais pas en grande dispute avec lui , pour lui faire faire ce dernier pas , parce que je croirois ce sentiment , quoique faux & mal-conçu , suffisant néanmoins pour aller au devant de l'illusion QUI FAIT NOTRE OBJET , & quand je décharge ce sentiment du danger de conduire à l'illusion , j'en donne une raison qui en décharge aussi nécessairement le mien , quand même il seroit faux ; c'est , qu'il n'importe point au Fidele que la charité soit regardée comme le motif nécessaire de la confiance , ou seulement accessoire , pourvu qu'il sache & qu'il tienne pour certain , que dans la pratique , il ne doit jamais se tenir pour assuré de la bonté de sa Confiance , qu'autant qu'il reconnoitra en lui un amour pour Dieu & pour ses devoirs proportionné , & qu'il ne doit la faire croître , qu'en faisant croître cet amour. Ne voit on pas , continuai je , que c'est refuser à cet amour connu & aperçu , le nom de motif , & lui en donner le principal caractère , qui est de régler & assurer la Confiance ? (*Ibid. p. 52.*)

III. Cette dispute a donc été jusqu'à présent entre deux objets : le premier , de sçavoir s'il y a de l'illusion , ou non , à faire croître la Con-

fiance sans bornes & à s'y reposer , sans objets , le regard au degré de la charité qui est en nous : premier est le second , de sçavoir si en prenant le degré capital , le de la charité qui est en nous , pour la règle second est qui autorise notre Confiance ; cette règle peu importante en être regardée comme le motif précis tant quant & immédiat , ou si c'est à la miséricorde de Dieu , séparée de tous ses effets sur nous , si l'on veut qu'il faut donner ce nom. Le premier objet vient du est , comme on le voit & comme nous l'avons déclaré , l'objet capital ; & le second quoi qu'il est peu important quant à l'illusion d'une soit importante Confiance présomptueuse , où il ne sçauroit tant pour conduire , quelque parti que l'on prenne : il établit un paroît même que le premier objet décide le système raisonnable , & que ce qui est nécessaire pour sonnable , régler & assurer notre Confiance , doit en être regardé comme le motif précis & immédiat.

IV. Or ce n'est point sur le premier , mais sur le second objet que nous sommes en dispute. Nous ne rend avec l'Auteur de la Lettre : il ne s'agit pas de savoir si une vûe & une connoissance , dont il reconnoît la nécessité avec l'Auteur de la Lettre que véritable règle , ou non ; si je dois former ma Confiance sur la seule vûe de la miséricorde de Dieu , considérée séparément de tous ses effets sur moi , & la faire croître sans bornes sur ce seul motif , en courant le risque de former une Confiance présomptueuse , sauf à la réformer & à la réduire sur une autre règle , qui est celle de mon avancement connu dans la piété ; & si la règle qui la réduit à ce qu'elle doit être , sans quoi elle ne seroit qu'un tour d'imagination , une pensée flatteuse , mais présomptueuse , si cette règle doit en être regardée , ou non , comme la vraie règle & le motif proprement dit. Nous lui accordons d'ailleurs que la vûe de la miséricorde de Dieu est le vrai fondement de la Confiance , c'est à dire , comme le dit l'Auteur même du Traité de la Confiance , (*C. 13.*) une vûe préalable & nécessaire pour concevoir la confiance , la seule ressource d'où nous devons attendre le Salut ; & nous distinguons avec le même Auteur , l'idée du fondement , d'avec celle du motif proprement dit , en définissant avec lui le motif (*C. 16.*) proprement dit la raison qui nous fait conclure , non avec certitude , mais avec vraisemblance , que nous sommes du nombre des élus ; & c'est pour cela que nous pensons que la vûe du degré de notre avancement dans la piété étant , selon l'Auteur même de la Lettre , la seule chose qui puisse nous persuader que notre confiance n'est pas un tour d'imagination , mais

une *Confiance véritable*, cette vie doit en être regardée comme la vraie règle & le vrai motif. Voilà le point précis de la dispute qui est entre nous deux.

Répétons le. La proportion du degré de notre Confiance, avec le degré de Charité qui est en nous, est-elle nécessaire pour imprimer à notre Confiance le caractère d'une bonne & légitime Confiance? Voilà le premier objet, sur lequel nous sommes d'accord : la vie de cette proportion étant nécessaire pour nous assurer, autant que cela se peut, que notre Confiance est légitime, & non présomptueuse, doit-elle en être regardée comme la vraie règle & le motif proprement dit? Voilà le second objet sur lequel nous ne convenons pas.

Or le premier objet étant établi, comme il l'est entre nous, c'est à dire, étant une fois établi que la charité & ses œuvres sont un moyen décisif & nécessaire pour reconnoître si la Confiance qu'on croit ressentir est celle que Dieu exige de nous, & que son Esprit répand dans nos cœurs, je dis (a) que le Fidele n'a plus besoin de savoir si cette règle & ce moyen nécessaire pour juger la Confiance & pour la régler, doit porter le nom de motif, ou si on le doit donner au précepte de l'Espérance, ou à la miséricorde de Dieu considérée en elle-même, qui ne la peuvent régler & retenir dans aucunes bornes. Cette question peu importante, n'intéresse plus le Fidele. Il ne risque rien de former en premier la Confiance sur ce qui doit en dernier la régler & la réduire à ses limites nécessaires; & loin de s'inquiéter de la dispute ainsi exposée, il en doit rire & la comparer à celle qui autrefois agité les esprits, pour savoir si ceux qui ne doutoient point d'avoir le droit de manger leur soupe, en avoient aussi la propriété; par où l'on voit que l'Auteur de la Lettre qui conteste à la vie du degré de la charité qui est en nous, le nom de motif de la Confiance, en lui en accordant le vrai caractère, est chargé du même ridicule, que ceux qui contestoient à ces Moines la propriété de ce qu'on leur donnoit pour leur nourriture, en leur accordant le droit de s'en nourrir; mais ce n'est point à quoi je m'arrête; je me contente de remarquer que la dispute réduite à ce dernier objet, est peu importante pour le Fidele bien instruit du premier, qui est le capital; & que le premier dont nous convenons, étant bien

établi, le second, quelque parti que l'on prenne, ne sauroit nous conduire à l'illusion de la Confiance arbitraire, que nous avons uniquement attaquée.

C'est néanmoins sur le fondement de notre erreur prétendue sur le dernier objet, que l'Auteur de la Lettre nous insulte avec une hauteur & une malignité d'autant plus dangereuse, qu'il emprunte le langage de la piété pour lancer dévotement ses traits, c'est sur ce fondement, qu'il nous accuse en gemissant, d'avoir renversé les fondemens de la Religion. „ Falloit-il qu'un nouveau malheur vint se joindre à tous les autres, s'écrie-t-il, & les rendre encore plus amers... (pag. 5.) on attaque la Confiance chrétienne dans ce qui en est le cœur, dans ce qu'elle a de perfection, „ (p. 48. première Col.) ... la Confiance dont Dieu est digne par ses divins attributs, la Confiance des Prophetes, la Confiance des Saints, la Confiance que les Conciles, & les Saints Docteurs nous ont décrite, „ (p. 51. 2. Col.) ... quel bouleversement le Nouveau Système ne produit il pas dans les idées? „ (p. 95. 2. Col.) ... quoi! abolir la règle suprême de l'Espérance? quoi! changer ainsi le précepte de cette grande vertu! quel coup! quelle effroyable playe! „ (p. 97. 2. Col.) ... il faudroit donc réformer le Concile (de Trente) & le Catechisme. „ (p. 17. 2. Col.) ... il faudroit réformer le Simbole. „ (p. 38. 1. Col.) ... la Religion se revolte, & l'Auteur lui-même n'en sera-t-il pas touché? „ (p. 51. col. 2.) Toutes les pages de cet Ecrit sont remplies de pareilles exclamations, & l'on voit que l'épiphonème est familière à cet Auteur.

A t'on jamais rien dit de plus fort contre Luther & Calvin, lors de leur hérésie naissante? & de quoi s'agit-il? C'est que nous soutenons que ce qui en dernière analyse, est nécessaire pour nous assurer que la Confiance que nous avons de notre salut, est légitime, en doit être regardé comme la vraie règle & le vrai motif. Or mettant à part le ridicule de la pensée opposée, il est clair au moins que la nôtre ne renferme aucun venin, & qu'elle ne sauroit conduire à aucune illusion. Tout ce qu'elle opérera, c'est que celui qui en sera prévenu, regardera sa confiance comme douteuse, comme pouvant être de mauvaise alloy, jusqu'à ce qu'il l'ait confrontée & proportionnée à la règle des œuvres & de la charité qui l'anime : & c'est ce que cet Auteur juge lui-même être d'un devoir indispensable.

Il n'exige pas à la vérité que l'on forme sa confiance sur le degré connu de notre avancement dans la piété; mais il veut qu'on forme sur cette règle la confiance d'avoir une véritable Confiance; il veut pour cela qu'on calcule, qu'on tienne des registres &c. & il n'y a que la confiance d'avoir une véritable confiance, qui puisse légitimement nous consoler. C'est donc la même chose; quant aux registres qu'il faut tenir, & quant à la consolation que nous tirons de la Confiance, de vouloir que notre avancement dans la piété en soit le motif; ou de vouloir qu'il le soit seulement de la confiance que nous avons d'avoir la véritable Confiance. Il n'y a de différence que le ridicule qui nous paroît tomber sur la dernière manière de penser, & non sur la première. Celle-ci, qui est la nôtre, ne sauroit donc conduire personne à l'illusion; & néanmoins voilà tout ce qui le distingue de nous; voilà par où nous avons mérité de sa part ces terribles anathèmes & ces cruelles censures, qu'il repète mille fois & en mille manières. Est ce l'équité naturelle, est ce l'esprit de douceur & de charité qui a inspiré & conduit une pareille entreprise?

V.
L'Auteur met à ses côtés pour nous juger, ceux mêmes qui soutiennent l'illusion que nous nous sommes proposés de combattre dans cette dispute

Mais le comble de l'injustice, c'est que ce sont les vrais coupables; dans les principes mêmes de l'Auteur, qu'il met à ses côtés, pour porter avec lui le Jugement qu'il prononce contre l'innocent. L'Auteur du Traité de la Confiance attaque directement la proportion de la persuasion que renferme la confiance, avec le degré de notre avancement dans la piété. Cette persuasion d'être du nombre des Elus, qui doit être sans bornes, sans égard au degré de la Charité qui est en nous (a) ce jugement affirmatif de l'esprit qui me fait lier l'attribut ELU avec le sujet, qui est MORT, (b) cette persuasion, ce jugement; est la première démarche que le pécheur doit faire pour s'approcher de Dieu, qui lui attirera toutes les autres. Si éloigné que soit ce pécheur du degré de charité qui a fait de saint Paul un Saint éminent; s'il commence à faire cette démarche, de s'approprier la mort & les mystères de Jesus-Christ, avec la même assurance que ce grand Apôtre l'a fait, (c) bientôt il l'atteindra, & il sera aussi saint que lui. (d) Les motifs de la Confiance sont des raisons qui nous font conclure, non avec certitude, mais avec vraisemblance, que nous sommes du nombre des Elus; & cette conséquence, cette persuasion, nous la devons tirer du seul motif du précepte, comme l'ust-

sant, indépendamment du degré de Charité qui nous anime, & qui n'en est qu'un motif accessoire. (e) Le pécheur qui ne trouve encore dans le fond de son état aucune raison de craindre moins; à qui la raison éclairée des lumières de la foy ne donne aucune connoissance de son avancement dans la voie du salut; qui ne voit d'autre raison pourquoi sa crainte est diminuée, que parce que sa confiance est augmentée; & qui ne sait rien autre chose, sinon qu'il craint moins (précisément) parce qu'il espère davantage: ce pécheur n'est point déraisonnable ni présomptueux, quoiqu'il fasse croire sa confiance, & qu'il diminue sa crainte, sans faire précéder aucune raison de moins craindre tirée de l'accroissement de la Charité en lui: sa confiance est forte, & le degré de la Charité supposé foible, sans que sa confiance soit pour cela déraisonnable ni présomptueuse. Voilà ce que nous apprennent les Défenseurs du Traité de la Confiance.

L'Auteur des nouveaux Eclaircissements donne aussi (f) le droit au pécheur de s'approprier la mort & les mystères de Jesus-Christ avec la même assurance que saint Paul, à raison du motif de la miséricorde de Dieu, qui leur est commun, quoiqu'il y ait entre lui & cet Apôtre une différence infinie du côté de la charité qui anime l'un & l'autre. Il ne pourra dire, comme saint Paul, que ce n'est plus lui qui vit; mais que c'est Jesus-Christ qui vit en lui; mais il dira avec la même confiance que lui, qu'il s'attend bien que le juste Juge lui donnera la couronne d'immortalité. Ce Docteur se contente (ibid.) d'un premier mouvement de conversion sincère, pour autoriser la plus forte confiance. Que dis je? La Charité n'y est pas même nécessaire en aucun degré, parce que l'amour qui est propre à l'Espérance Théologique, est très-distingué de l'amour de Charité: (p. 106. 107. 108.) ce dernier amour pourra bien être nécessaire pour la rapporter à Dieu, & pour la rendre méritoire; mais sans lui, elle ne sera ni présomptueuse, ni déraisonnable, si haut qu'on la porte; & c'est ce que doivent dire tous ceux qui veulent que la Confiance puisse croître sans aucun égard au degré de la Charité qui nous anime.

Voilà ceux que l'Auteur fait ses assesseurs, ceux qu'il fait aller sur le même Tribunal que lui, pour prononcer de concert le jugement qui nous censure. Il s'agit à n'en pouvoir douter, que ces Auteurs établissent dans leurs Ecrits l'illusion qu'il condamne, d'une

(a) Exposition, n. 7. p. 26.

(b) Traité de la Confiance, c. 10.

(c) Expos. p. 28. n. 11.

(d) Traité de la Confiance, c. 16.

(e) Etat de la Disp. q. 2. n. 23. p. 30. 31. 32.

(f) P. 17. 28. & 29.

(a) Ce sont les paroles de l'Auteur du Moyen sûr & facile pour se décider sur la

Dispute de la Crainte & de la Confiance, page 19.

Confiance indépendante du degré de la Charité qui l'anime : que c'est nous qui combattons cette illusion, & que c'est là tout notre objet : il s'agit de le point véritablement important de la dispute. Cependant que fait-il ? Il se lie avec ceux qui défendent cette illusion, sous le prétexte du second objet de la même dispute, quoique cet objet ne soit rien, si le premier est décidé. Il se lie, dis-je, avec ceux qui défendent cette illusion, qu'il condamne, & par là il les met, eux & leurs Ecrits, à couvert ; & il se flatte de n'avoir point sacrifié la doctrine, mais seulement celui qui a fait la guerre à ses amis précieux. Etrange amitié ! malheureuse politique ! Qu'en arrivera-t-il ? C'est qu'un grand nombre de fideles peu versés dans la discussion des matières abstraites, & qui ne forment, ordinairement leur jugement dans les disputes, que sur le préjugé de la réputation des combattans, prendront le change, ils donneront dans le piège qu'on leur tend, & ils deviendront complices de l'injuste censure que l'on porte contre un Auteur dont on approuve réellement la doctrine, & de la justification que l'on fait de ses adversaires, dont on dissimule adroitement les vrais sentimens, pour leur épargner la honte qu'ils méritent.

Celui qui attaquoit le Traité de la Confiance, & la doctrine d'une Confiance sans bornes, indépendamment du degré de la Charité qui est en nous, celui-là est censuré, flétri par un Théologien que nous admirons, qui s'unit à ceux dont la doctrine étoit attaquée : c'en est assez, cet Auteur est véritablement un téméraire ; il attaque la Religion jusque dans le cœur ; le Nouvelliste a eu raison de le repeter après l'Auteur de l'Etat de la Dispute : le Traité de la Confiance est sorti victorieux des attaques qu'on lui a portées ; les Auteurs du *Memoire*, du *Simple Exposé*, de l'*Instruction familière*, que ce *Difficileux* appelle des emportés, sont des hommes pleins de zèle ; celui de l'Etat de la Dispute, que ce téméraire nous a donné pour un broiillon, qui ne s'entend pas lui-même, est un grand Théologien : nous demeurons en possession de nous nourrir de ces beaux Ecrits, & la cause est finie en faveur de leurs Auteurs ; nous continuerons à nous mettre au rang des Elus avec une assurance que nous ferons toujours croître sans égard au degré de la Charité qui nous anime, & nous attendrons tout de cette courageuse démarche.

Voilà ce que ces fideles conclueront, & doivent tout naturellement conclure de cette dispute, s'il est vrai qu'elle soit, comme on le dit, terminée par cette lettre ; l'Auteur aura donc sacrifié la doctrine même qu'il tient,

avec l'innocent, qui la défend comme lui.

Quoi ! n'avoir pas même nommé le Traité de la Confiance Chrétienne après que nous avons déclaré qu'à notre égard, il ne s'agissoit que de savoir si ce livre doit être laissé dans les mains des fideles, ou si l'on doit l'en retirer ? n'ait pas (Nouv. Diff. p. 5.) Quoi ! jeter toute sa critique, tout son feu sur celui qui l'a dénoncé, mé le Traité & mépriser la dénonciation même, & l'intérêt qu'ont les fideles à ce qu'on prononce, qui sur cet objet ? frustrer ainsi l'attente du public, & se jouer de lui ? quoi ! menager un Ouvrage qui est hautement abandonné des Théologiens, hors l'Ecole qui l'a enfanté, qui l'est même de ceux-ci, lorsqu'ils sont pressés, mais tout bas, & jamais par des Ecrits publics, & qui en instruisent les fideles ? Un Traité qui est convaincu par M. Petirpied, & par ceux qui le lisent, d'enseigner l'erreur du Ministre Daillé, dans cette proposition : *La crainte du malheur éternel considéré comme pouvant devenir le nôtre, contredit directement la Confiance ;* (c. 6.) un Traité qui nous apprend lui-même que saint Augustin n'a pas réduit à des principes fixes, & à un système développé cette doctrine sur la Confiance, qu'on appelle le véritable usage que l'on doit faire des vérités de la grace ; qu'il ne l'a pas développée avec la même étendue & la même précision, qu'il a fait à l'égard de ces vérités mêmes ; que ceux qui ont hérité de ses sentimens sur la grace, ont trop séparé deux choses qui devoient être inséparables, savoir ces vérités mêmes, & leur usage par la nouvelle Confiance : que quelques Saints, comme saint Bernard, éclairés d'une manière particulière de l'esprit de Dieu, ont cependant fait éclater dans leurs Ecrits certains traits touchant cette matière, mais qui ne sont que comme des étincelles, qui éblouissent par leur éclat, & qui ne forment point une suite de principes, qu'on puisse aisément saisir, n'ont pas produit tout l'effet qu'on en auroit dû attendre : que les Chrétiens peu à peu ont perdu de vue cet usage des vérités de la grace, & mis toute leur piété dans l'usage contraire, qui est de s'en effrayer. Que Dieu n'a pas permis que cette doctrine fût entièrement oubliée ; qu'il en a réveillé la connoissance dans ces derniers tems ; & qu'elle reprendra un nouvel éclat lors de la conversion des Juifs. (c. 11. voyez sur tout l'édition de 1728) Ajoutons que cette doctrine a été conservée d'un voile dans saint Paul & dans toute la suite des Ecritures jusqu'à nos jours, où il a été donné à certaines personnes, à qui Dieu a communiqué des lumières particulières, pour l'intelligence des saintes Ecritures, de lever ce voile en notre faveur. (Explication de l'Epître de saint Paul aux Rom. par M. de Paris,

V. I.

Il est hon-
neux que
l'Auteur
n'ait pas
même nom-
mé le Traité
de la Confi-
ance, qui
fait tout le
sujet de la
dispute.

Avertissement. Voilà quel est le fanatisme de ce Traité que nous avons dénoncé. Or dans ces circonstances, pourquoi garder un silence affecté sur ce qui regarde ce Livre ? Est-ce par hasard & sans dessein qu'on a pris ce parti ? Mais parlons nous d'un homme capable d'agir sans vue ? D'où viennent ces paroles artificieuses ? *J'ai écarté, du moins autant qu'il m'a été possible, les questions de fait.* (p. 195.) Qui ne sait qu'il a été tenu un conseil ? qui ne voit l'intérêt marqué des chefs de l'entreprise ? Qui sont ceux qui l'ont pressé d'entreprendre ce travail, si ce n'est ces chefs que nous connoissons ? Qui n'aperçoit le concert qu'il y a entr'eux & l'Auteur ? Presentez, à la bonne heure, la doctrine que nous n'aimons pas ; puisque vous le jugez nécessaire ; mais couvrez nous, honorez nous devant les hommes ; trouvez le moyen de tomber sur celui qui nous embarrasse, de manière que nous paroissions triompher, & qu'il succombe. Ce ne sont point ici des suppositions ; nous prouvons ce que nous disons par les faits : & il est nécessaire de montrer l'injustice du jugement & du procédé. Si l'on prétend que nous nous trompons ; qu'on nous donne de bonnes raisons, qui aient pu déterminer à laisser les fideles incertains sur la valeur de ce Livre, ou plutôt en possession de le lire, & de le recevoir tous les jours des mains de nos ENTHOUSIASTES. Enfin nous sommions l'Auteur de la Lettre de s'expliquer sur ce qu'on doit penser de cet Ouvrage : c'est un préliminaire sur lequel il doit nous donner satisfaction, & au public, avant qu'il mérite même d'être écouté.

V. II.

Quelle de-
marche de
s'appuyer
de l'appro-
bation de
ceux qui
sont parties.

Que dirons nous de la ridicule & indécente démarche de s'étayer de l'approbation de ceux qui sont parties ? Que ne joint-on celle de l'Auteur avoué du Traité (M. Fourquevaux) de ceux de l'Etat de la dispute, du *Memoire*, & du *Simple Exposé*, de l'*Instruction familière*, de tous les supposés de cette Ecole. Aussi voyons-nous au bas de la copie de l'approbation de M. d'Etemare, une réclame (Copie) qui nous annonce le projet de faire accéder au traité de ligue tous les amis précieux, qui forment la troupe des ENTHOUSIASTES.

V. III.

Quelle est
donc l'auto-
rité de M.
d'Etemare.

Que dirons nous en particulier de Monsieur D'Etemare ? a-t-il donc quelque titre ou quelque mission pour s'ériger en approbateur public des Ecrits ? & de bonne foi croit-il lui-même avoir une autorité transcendante, & être en état tout accusé qu'il est, de donner par son propre nom du poids à la Censure de son Accusateur, & par contre coup à son propre enthousiasme ? mais est-ce une approbation qu'il a prétendu donner, ou une rétractation qu'il a voulu faire ? si

c'est une approbation, il reconnoît donc maintenant avec l'Auteur de la Lettre la proportion nécessaire entre le degré de charité qui anime la confiance & la persuasion de confiance qu'elle renferme ; si c'est une rétractation d'avoir osé jusques à présent contester la nécessité de cette proportion, que ne le dit-il humblement, & pourquoi prendre la forme & le stile de l'approbation, quelle politique ! quel manège !

I. X.

A l'égard de Monsieur Petirpied, il a des titres que le premier n'a pas ; mais il a comme celui-ci à se défendre lui-même ; & il se rend juge contre nous dans sa propre cause. Il est remarquable que Monsieur D'Etemare ayant à répondre aux premières Difficultés, a prétendu se tirer d'affaire en employant l'Ouvrage des *Nouveaux Eclaircissements* pour sa défense, & en y applaudissant, quoi qu'il y fut lui-même battu sur la matière de la crainte, & qu'aujourd'hui Monsieur Petirpied ayant à répondre depuis si long tems aux *Nouvelles Difficultés*, croit aussi se tirer d'embarras en employant la nouvelle Lettre pour se mettre à couvert, & en l'approuvant, quoi que le système en soit différent du sien : c'est dans ces circonstances que les deux Auteurs qui sont en demeure de nous satisfaire, se réunissent à celui de la Lettre pour nous condamner : cela n'est-il pas risible ?

Quoi qu'il en soit, Monsieur Petirpied reconnoît-il la nécessité de proportionner la persuasion de notre Salut que renferme notre confiance, au degré de charité qui nous anime ? Reconnoît-il que l'amour qui est propre à l'Espérance est un mouvement de la charité ? Reconnoît-il que ce n'est pas la miséricorde spéciale que Dieu a pour ses Elus qui est le vrai motif de notre confiance, mais la miséricorde générale pour tous les hommes, qui embrasse les damnés comme les Elus ? l'Auteur sur cet article se fait fort de lui comme de celui du Traité de la Confiance chrétienne : (p. 115.2. Col.) Reconnoît-il que la confiance & la crainte sont opposées, & que la première diminue par elle-même la seconde ? s'il reconnoît tout cela, son approbation est une vraie rétractation : aussi les ENTHOUSIASTES le disent-ils hautement ; & s'il ne le reconnoît pas, son approbation n'en est pas moins une, puisqu'il n'excepte aucun de ces articles.

Mais que lui importe, pourvu qu'il se tire d'intrigue, & qu'il paroisse être acquiescé par cet Ouvrage, de la réponse à nos Difficultés, qu'il nous doit depuis si long tems ? il faut avouer néanmoins que ses amis qui l'approchent de plus près, disent qu'on l'a surpris ; c'est à lui de nous expliquer ce qui en est, au reste que n'approuve point es-

M. Petir-
pied a été
surpris.

Docteur, sur tout de la part de ceux qu'il prend bonnement pour ses amis ?

X. Parlerons-nous du saint Prélat ? que ne pouvons-nous nous taire ? mais nous devons parler pour notre défense & celle de la vérité que nous soutenons. On trouve des taches dans les plus Saints personnages : la charité couvre bien des fautes ; & celle-ci n'est qu'une séduction de l'esprit, où le cœur n'a point de part. C'est à ceux qui nous mettent dans ce défilé, qu'il faut s'en prendre, si nous apprenons au Public que le même piège a été tendu au grand Evêque de Montpellier (*M. Colbert*), qui s'est défendu d'y donner : qu'un Ecclésiastique respectable & très zélé pour les intérêts du saint Prélat dont nous nous plaignons, à qui d'ailleurs ce Prélat donne son estime, n'approuvant point qu'il consentit de prêter son nom à cette entreprise, lui en a écrit pour sçavoir s'il étoit en effet dans ce dessein, comme le bruit en couroit ; mais que le Prélat avoit prévenu toute représentation en laissant la question sans réponse & en se contentant de faire l'éloge de l'Ecrit qu'il avoit lu. Que nous-mêmes lui avons demandé, comme une grâce la justice qu'il nous devoit, de nous avertir & de nous instruire avant que de nous censurer par un Ecrit public, *corripe inter te & ipsum solum*, en lui remontrant que s'il prétendoit que nos Ecrits lui fussent pour nous condamner sans nous entendre autrement, & sans nous instruire, il avoit lui-même trouvé cette raison insuffisante dans une semblable occasion, & lorsqu'il s'agissoit d'une plus grande autorité que la sienne. Que dans la même Lettre, nous lui faisions un exposé simple de notre Doctrine & des raisons les plus claires & les plus palpables dont elle nous paroissoit appuyée ; mais qu'il a renvoyé ici à nos parties, & qu'à près trois mois écoulés, nous avons reçu pour toute réponse, un vray bref de décision & d'autorité, sans aucun trait de lumière, ni d'instruction : enfin que par une autre Lettre nous avons appelé de lui-même prévenu par nos Ennemis, à lui-même mieux instruit, & voulant bien nous écouter, & que néanmoins il a passé outre.

Voilà ce que nous sommes obligés d'apprendre au Public, afin qu'il comprenne que le procès qu'on nous fait, ne peche pas seulement par le fond, comme on l'a pu sentir par ce que nous venons de dire, & comme on le verra encore mieux par la suite, mais qu'il manque même par la forme.

(a) Lettre de Dom-Crespar parlant pour lui & ses Confreres, écrite à nous-mêmes.

Oserions nous penser que le saint Prélat puisse assurer de nos Ecrits, comme il le fait de celui-ci ; qu'il les a lus avec toute l'attention qu'ils méritent ? car au moins ils en meritoient une grande pour celui qui les devoit condamner : oserions nous nous flatter qu'il en ait été ainsi ? mais si cela étoit, auroit-il refusé d'entrer avec nous en quelques explications ; & d'ailleurs comment pourrions nous le croire, sachant que des Religieux qui l'approchent de plus près, se font un plaisir de nous apprendre qu'ils ne jugent pas à propos de lire nos Ecrits, & que sans les lire ils sçavent à quoi s'en tenir sur cette matière. (a) Quelle étrange partialité, qui va jusqu'à l'injustice ! quelles préventions contre nous, ne regnent point en ce lieu ?

Quoi se récrier sur (b) la modération & la charité, sur la douceur & les égards d'un Auteur qui crie au bouleversement entier de la Religion, lorsqu'il ne s'agit de rien, dans la supposition même que nous nous trompions, nous l'avons vu ; d'un Auteur qui remplit toutes les pages de son Ecrit de pareilles declamations ! quel affreux portrait tous ces traits fréquens & pathétiques présentent ils au Lecteur ? Nous avons mis le feu dans la Maison de Dieu ; Nous avons renversé les bornes que nos Peres ont posées, attaqué le cœur même de la Religion : abandonné la définition même du Catechisme, établie une Doctrine opposée à celle de toute l'antiquité, ouvert une route différente de celle de l'Ecriture ; (p. 110.) nous avons prononcé un blasphème ; (p. 20.) nous refusons à Dieu ce que les Idolâtres eux-mêmes n'ont pas refusé à des Idoles muettes & aveugles : (p. 33.) on nous amène aux pieds de la Croix du Sauveur, pour nous faire rougir d'avoir dit que la Confiance du Salut doit être proportionnée aux motifs personnels que nous tirons de notre avancement plus ou moins grand dans la piété (Ibid.) quoi qu'on avoue qu'elle ne sçauroit être forte, si la charité n'est forte elle-même, & qu'elle ne sçauroit croître, si en même tems la charité ne croît aussi ; on veut que nous apprenions à cette divine Ecole à reconnoître la différence immense qu'il y a entre cette Doctrine de l'Auteur & la nôtre, qui est un blasphème : (p. 33. & 34.) il faut lire cet endroit où il entre en une espece de fureur : d'autres fois ce sont des ironies ; quelque fois des gémissements dévots ; souvent de vives apostrophes, & toujours des insultes : l'Ouvrage est coulé de ces traits ; c'est ce qui en fait tous le relief. O la modération ? O la douceur !

(b) Lettre approb. du Prélat. page 1.

Ne

XII. Ne pouvoit-on nous montrer pacifiquement, ce qui nous a fait illusion ? s'il est vrai que nous nous soions trompés ? & quand on le prend sur un ton si insultant, pourquoi vouloir recueillir les louanges de la plus insigne modération ? si c'étoit par la nécessité d'empêcher l'effet d'un pareil ton que nous aurions pris, ou de l'impression que feroit notre grand crédit sur les esprits, on pourroit être excusable, sans mériter pour cela la louange d'avoir gardé la plus grande modération ; mais il s'en faut bien qu'on puisse justifier la dureté des expressions par cet endroit : & néanmoins cet Ouvrage est vanté comme un modèle de la modération qu'on doit garder en écrivant.

XIII. Il se présente naturellement une excuse en notre faveur, qu'une charité ingénieuse, de concert avec la vérité ne manqueroit pas de nous ménager, si elle étoit ici de part pour quelque chose : c'est que nous ne faisons que proposer des Difficultés, & que nous déclarons ne vouloir rien décider, mais désirer d'être nous-mêmes décidés par la lumière, que nous demandons. Cette disposition paroît nous excuser, si nous nous trompons, & nous tirer de la Classe des obstinés, au moins jusqu'à ce que la lumière nous soit bien présentée : enfin ce jour est venu : jusqu'à présent, c'est à dire depuis que nous avons proposé nos Difficultés, la lumière n'a point été présentée comme il faut ; la dispute n'a point été bien terminée, (a) il falloit une main aussi habile que celle-ci pour la terminer, sans retour : les Difficultés que nous avons proposées, étoient donc spécieuses, elles ont pu tromper un homme droit & qui cherche la vérité, sur tout un homme qui voit que les plus grandes lumières sont en défaut à la vue de ses Difficultés ; nous sommes donc en état de revenir par cette porte, & la charité doit inspirer de nous la ménager : point du tout, on s'y oppose ; il n'a point été permis de proposer de semblables Difficultés, (p. 5.) pas plus que de changer la règle de la tempérance : (p. 195.) nous n'adoucirons point le Calice de la rétractation que nous voulons vous faire boire, vous le boirez jusqu'à la lie. Voilà quelle est la douceur, quels sont les égards qu'on a pour nous.

XIV. La charité pouvoit encore inspirer de nous communiquer l'Ecrit où l'on prétend avoir montré la vérité avec tant d'évidence, sur tout étant, comme on le disoit, dans la persuasion que nous ne manquerions pas de nous y rendre : ou l'a communiqué aux au-

tres parties intéressées ; à ceux même qu'on y refuse : on pouvoit donc nous le communiquer aussi par égard pour nous, & pour terminer encore plus promptement & plus heureusement la Dispute ; pour nous mettre, si on le veut, dans notre tort : pourquoi donc ne l'a-t-on pas fait ? le croira-t-on ? c'est, dit-on, que nous n'avons pas nous-mêmes communiqué nos Ecrits : cela est faux, notoirement faux ; mais quand cela seroit vrai, est-ce là une raison que des Chrétiens puissent apporter ? un honneur humain, une pique personnelle, prévaudra sur la charité, sur l'édification publique, sur le bien de l'Eglise & de la vérité : & l'on vantera la douceur & la modération qu'on a eues, les égards qu'on a gardés ?

(a) Lettre approb. du Prélat. page 4.

XV. Quelle acception des personnes, d'avoir aperçu dans la Dissertation Spéculative & pratique, les mêmes principes qu'on nous reproche comme des erreurs monstrueuses, & de l'avoir dissimulé ! ce n'est pas qu'on l'ignore, cela faute aux yeux : cet Auteur *M. Besogne* a fait, comme nous & avant nous, l'énoncé de la Conscience de la Conscience de la Conscience, en Dieu & de la Conscience du Salut, pour que nous attribuer, comme nous, à la première, la prérogative d'être sans bornes, sur le seul motif de la miséricorde de Dieu, & pour soutenir que la fécondité étant en opposition avec la Crainte, doit en recevoir des bornes ; (§ 3.) pour soutenir que si celle-ci pouvoit être qualifiée sans bornes à cause du motif de la miséricorde de Dieu, qui est infinie, la Crainte pourroit l'être aussi à raison de la justice, qui est aussi infinie ; (§ 5.) que si on établit une fois que le précepte soit seul, (ou tout autre motif distingué de celui des bonnes œuvres) suffit pour fonder la plus forte espérance, il n'y a plus de sauvegarde contre le vice de la présomption, & que l'absence des bonnes œuvres ne sera plus un bon argument contre la Conscience présomptueuse de celui qui n'en fait pas... qu'il s'ensuivra de ce principe que les bonnes œuvres pratiques & multipliées ne seront plus un moyen absolument nécessaire pour l'accroissement & l'affermissement de l'espérance, pour une plus grande certitude personnelle de notre élection ; (p. 26.) ce qu'il appuie de l'autorité de S. Pierre, *sapientia &c.* de celle de Saint Paul, *multo magis nunc reconciliati &c.* & de celle de S. Augustin, *ex ipso cursu vestro bono refoque condiscite vos ad predestinationem divinam gratie pertinere.* (p. 42.) par où il nous adjuge toutes nos allégations semblables à celles-ci, que l'Auteur de la Lettre

B

a prétendu nous enlever.

Celui-ci a donc bien vu que le premier étoit complice avec nous du crime d'avoir bouleversé la Religion, & de l'avoir attaquée jusque dans le cœur; aussi lui a-t-il reproché, comme il nous le reproche à nous-mêmes, dans un style enthousiaste, d'avoir en donnant cet Ouvrage fait une grande plaie à l'Eglise: l'Auteur de la Dissertation l'avouera, nous le tenons de lui-même. Nous avons donc un complice, au jugement de notre Auteur, & un complice qui est à craindre, si le système que nous défendons, est permis; car c'est un Maître, & il est écouté, on jure en son nom: quelle est donc cette politique, qui dissimule que nous avons l'appui d'un maître en Israël, qui est quelque chose dans l'Eglise, (a) qui nous donne par conséquent, & à la Doctrine qui nous est commune avec lui, un relief que nous n'avons pas par nous-mêmes, qui supplée à notre mission, (b) si nous ne l'avons pas d'ailleurs? nous serions tentés de nous écrier, comme S. Paul en pareille occasion: c'est pour le sentiment même de M. BESOGNE que nous sommes aujourd'hui traduits en jugement: *De spe & resurrectione mortuorum (secundum sectam phariseorum) ego hodie judicor.* Quelle est donc cette politique, qui pour nous rendre méprisables, nous présente au Public comme isolés & sans appui de personne; car aujourd'hui le principe de la multitude règne parmi nous, & on nous reproche de sang froid de n'avoir pas pour nous le grand nombre: nous revenons au camp ennemi: quelle est encore un coup, cette politique, de laisser ignorer aux Fidéles, que cette horrible Doctrine a un Défenseur dans la personne & dans les Ecrits d'un Docteur connu, qui pourra faire bien du ravage, s'il n'est flétri avec la Dissertation, comme nous le sommes avec nos Difficultés?

XVI.

Feu M. l'Abbé de Guitaud a fait la même distinction de la confiance en Dieu, & de la confiance du salut, que nous, & le même usage de cette distinction que nous en faisons.

(a) Juste Milieu, page 11. & 12.

(b) Ibid.

Pieu seul, une telle confiance? (p. 20.) enfin selon lui la confiance EN DIEU ne connaît point de bornes, & la confiance que nous avons DU SALUT, admet autant de bornes, qu'il y a de motifs différents qui nous obligent à regarder le SALUT comme douteux & conséquemment à en craindre la perte. (p. 30.) Faudra-t'il aussi flétrir la mémoire de ce pieux défunt & le troubler dans le sein même de Dieu, ou bien le regarder comme ce riche qu'on doit honorer, & nous comme ce pauvre qu'on peut fouler aux pieds? on ne voit qu'iniquité que partialité dans ce jugement, de quelque côté qu'on le considère.

Nous attaquons, dit-on, le cœur de l'Espérance Chrétienne, parce que nous disons que le jugement de vraisemblance qu'elle renferme, comparaison doit être fondé sur des motifs personnels tirés de l'erreur des grâces que Dieu nous fait; & pour cette de M. Petit-pied, nous méritons d'être traduits au jugement du public, comme ayant bouleversé la Religion; & M. Petit-pied, qui attaque l'amour tendue, & qui est essentiel à cette vertu, & qui le dégrade, comme cette vertu-même, en le regardant comme étranger à la charité; qui se s'efforce d'introduire parmi nous un amour, que nous n'avons jamais connu, qui n'est ni la cupidité, ni la charité; qui donne par là des armes à nos ennemis, qui en ont déjà triomphé, & qui nous couvre d'opprobre en la personne d'un de nos chefs; M. Petit-pied, dis-je, ne fait à l'Eglise qu'une légère plaie: l'Auteur en parle allégrement (p. 113.) en ajoutant que ce n'est pas ici le lieu de développer cette matière, ni d'entrer dans une plus grande discussion. On a consacré trois années de tems & de recherches pour nous faire notre procès, parce que nous regardons comme motif nécessaire à la Confiance, quant à ses degrés & à son accomplissement, ce qu'on avoue l'estime pour la nourrir & la fortifier. Voilà ce crime qui a mérité qu'on donnât un tems si long & si précieux à le poursuivre; mais pour celui d'avoir attaqué l'amour même, qui en est le principe nécessaire, il n'en valoit pas la peine; on n'en parle que par occasion, mais sans nommer le coupable, ni son Ecrit, sans donner l'allarme sur cette erreur capitale, qui, sans doute ne passera tout au plus que pour une opinion problématique dans la Théologie, puisqu'on ne voit personne, hors un Auteur proscrit, qui s'élève contre elle avec quelque zèle; comparez l'erreur à l'erreur, si notre Doctrine en est une; la guerre qu'on nous fait, avec-

XVII.

Quelle

l'union qu'on affecte de rechercher avec ce Docteur; les qualifications dont on nous charge, avec les éloges qu'on lui donne, & vous verrez au naturel, le riche qui porte un anneau d'or dans ses doigts, & qui est couvert d'un habit éclatant, que l'on fait asséoir honorablement à ses côtés, & le pauvre mal vêtu, que l'on met sous ses pieds.

XVIII.

Un autre riche que l'on honore en présence du pauvre, que l'on méprise, c'est semaré a l'Auteur du Traité de la Confiance (Mon-parlé de la fleur D'Estemare) qui est convaincu par M. Crainte com-Perit-pied même, d'avoir à l'exemple du Ministre Daillé, réduit l'idée de la Crainte qui stre Daillé, nous est commandée, à la seule horreur du selon M. Pe-malheur éternel, & d'avoir enseigné que si el-riepied mē-le considère ce malheur comme pouvant devenir ne, & l'Au-le nôtre, dès lors elle contredit directement la zeur de la Confiance: mais à l'égard de l'Auteur de la Lettre le dé-Lettre, ce riche a blasphémé impunément, charge de il ne dira pas un mot de son erreur: que tous erreurs. di-je, il la favorisera, nous le verrons ci-de-

sous; mais au moins il dissimulera qu'elle a été enseignée par lui, & attaquée par M. Petit-pied: il lui donnera même acte de n'avoir point erré sur ce point: (a) plus de suspensions, ni sur les personnes ni sur les Ecrits; amnistie, abolition générale de part & d'autre: car voilà quelle est l'union que l'on pratique: on supprime tous les points de Dispute qui ont divisé; on colore, on plâtre, pour être d'accord, afin de se réunir contre l'ennemi commun: la Lettre est le traité d'union; ce sont des riches qui conviennent de s'honorer entre eux, & de sacrifier le pauvre qui leur résiste.

Qu'est-ce qu'acceptation des personnes, sans égard à la vérité, si cette conduite n'en porte pas tous les caractères? nonne judicatis apud vos metipfos, & facti estis iudices cogitationum iniquarum. (b)

XIX.

Il s'agit de répondre à une multitude de Réponse Difficultés. Combien en supprime-t-on? & de l'Auteur comment résout-on les autres? nous en choisissons deux exemples dont les réponses qu'on a une de nos s'ont fait sont chacune un chef-d'œuvre, la première en fait de galimathias, & la seconde en fait de galimathias.

La vue de la miséricorde de Dieu considérée en elle-même & séparément de tous ses effets sur nous, même séparément de cette vue que Dieu a des élus, qu'il pourroit ne s'être pas réservée, sans cesser d'être infiniment miséricordieux, cette vue ne nous

montre point que nous soyons de ce nombre privilégié, que Dieu par une miséricorde spéciale a discerné de la multitude qui est réprouvée. Si nous tirions de la vue de la miséricorde de Dieu cette persuasion, ce seroit une opinion de vraisemblance; car la certitude nous est interdite: notre salut seroit donc vraisemblable en conséquence de la grande miséricorde de Dieu; mais si cela étoit le salut de tous les hommes le seroit aussi, & il le seroit également parce que la miséricorde de Dieu considérée en elle-même regarde également tous les hommes. Or il seroit absurde de le dire: la vue de la miséricorde de Dieu n'est donc pas un motif suffisant pour nous donner la persuasion que nous sommes discernés de la multitude. Voilà la première Difficulté que vous reconnoîssez être capitale dans le système que vous appelez nouveau: par conséquent vous avez des moyens triomphans pour la dissiper, ou bien le système demeure solidement établi, & vous êtes convaincus de l'avoir témérairement attaqué, & d'avoir calomnieusement outragé celui qui en prend la défense: quelle est donc la réponse que vous faites? la voici.

C'est qu'il faut distinguer entre l'équité du devoir, (art. 9.) & l'accomplissement du même devoir: qui peut comprendre cette réponse? qui peut appercevoir le rapport avec la Difficulté qu'il s'agit de résoudre? nous prétendons que le motif de la miséricorde de Dieu ne sauroit nous autoriser à penser que nous sommes discernés de la multitude, parce qu'il est commun à tous; & vous répondez que vous devez avoir cette Espérance, sur ce seul motif; mais que vous ne l'ont pas en effet; que ce motif est légitime & suffisant pour avoir l'Espérance, & pour y croître sans bornes, mais que tous n'en font pas cet usage. Or c'est là ce qui est en question, si ce motif est suffisant pour cet effet; c'est précisément ce qui est attaqué par la Difficulté que vous voulez résoudre, & c'est ce qui vous y sert de réponse: réponse lumineuse que nous appellons perit-pied de principe, supposition de ce qui est en question, & qui se nomme dans les Ecoles ignoratio Elenchi. Est-ce respecter le Public, que de prétendre le satisfaire par une défaite si misérable? Est-ce avoir soin de sa propre réputation? que ne vous concertiez vous mieux avec celui qui vous a proposé de travailler à cet Ecrit? (l'Auteur du Traité de la Confiance) Il avertit dans ce Traité,

(a) J'ai la consolation de voir que dans la Dispute qui s'est élevée, personne ne conteste que cette Crainte fondée sur la foi

ne soit bonne & utile. (page 172.)

(b) Epître S. Jacq. Ch. 2. v. 1. 2. 3. 4.

que tous ceux qui ont entrepris de répondre à cette Difficulté, n'ont fait que l'éluder, & qu'il n'y a point de réponse qui dans cette vie, puisse la dissiper pleinement à nos yeux; mais qu'il faut avoir recours à la supposition d'un MYSTÈRE révélé, qui dispense de lever la Difficulté, & qui donne droit de la MÉPRISER, & de passer par dessus. (c. 16.) Il est vrai que ce que vous nous dites, est un vrai mystère par son obscurité, & que vous passez en effet par dessus la Difficulté; mais vous vous flattez de l'avoir levée, au lieu que M. D'Etemare nous déclare que cela n'est pas possible, & que ce privilège est réservé pour l'autre vie: il a senti l'impossibilité de bien répondre & il l'a avoué ingénument; pour vous, vous avez aperçu qu'il ne convenoit pas de parler si franchement, & qu'il valloit mieux éblouir le Lecteur, que de deceler foi même sa propre faiblesse, & d'avoir recours à la supposition d'un mystère qui passera toujours pour un dénouement d'imaginatif & d'enthousiaste, *Deus in machinâ*. Vous ne convenés donc pas sur la manière de vous tirer de cette Difficulté capitale; vous le convainqués de folie, en refusant d'adopter son mystère, & il vous convainc de mauvaise foi, en déclarant que vous ne pouvés qu'éluder la Difficulté; mais vous convenés dans le fond, & vous concourés au même dessein, qui est de perdre celui qui ose vous résister, & de tirer d'embarras ceux qui sont en demeure de satisfaire ce *Difficilem Auctorem*. Après tout si vous n'êtes pas d'accord sur ces incidens, qu'en résultera-t-il? c'est que vous abusés les Fidéles chacun en votre manière; mais il est bon qu'il y ait plusieurs sortes de pièges pour prendre plus sûrement les simples; & le dessein commun sera toujours rempli. Voilà donc quelle est la première Difficulté, & la réponse qu'on y a faite: venons à la seconde.

XX. La miséricorde de Dieu est à la Constance.

Réponse ce que la vérité est à la foi. C'est un de l'Auteur principe avoué des deux côtés: suivons la à une autre comparaison. La vérité de Dieu considérée en elle-même suffit pour me donner une foi indéterminée à tout ce qu'il a révélé, ou d'autre en qu'il révélera; mais si on la sépare des preuves que j'ai qu'il a révélé tel ou tel article, elle ne suffit pas pour m'obliger à le croire par une foi déterminée à cet article; il faut donc dire aussi que la miséricorde de Dieu considérée en elle-même, suffit pour me donner une espérance indéterminée qui convient à tous, & qui ne renferme que la possibilité de mon Salut; mais que si on la considère séparément des marques personnelles que

j'ai qu'il me veut sauver, tirées des degrés de mon avancement dans la piété, cette miséricorde ainsi considérée ne me donne pas déterminément tel degré d'espérance, ou de connoissance probable qu'il veut spécialement me sauver. Voilà qu'elle est la seconde Difficulté, or voyons quelle est la réponse: la voici.

A l'égard de la foi, je n'ai point (p. 50. & 51.) besoin de preuves personnelles que Dieu est véritable à mon égard, que cette vérité me regarde: donc à l'égard de la Constance, je n'ai pas non plus besoin de preuves personnelles qu'il est bon à mon égard, que cette miséricorde me regarde.

Est ce de bonne foi qu'on embrouille ainsi des idées si simples, & qu'on souffle aux Fidèles la lumière qu'elles leur présentent? De quoi s'agit-il à l'égard de la foi, pour parvenir à croire un tel article? s'agit-il simplement de connoître que Dieu est vrai à mon égard? ne le connois-je pas allés, quand je sçais qu'il est vrai en lui-même? & ces deux connoissances, qui se renferment l'une l'autre, suffiroient-elles pour me persuader la vérité de l'article dont il s'agit? n'est-il pas nécessaire de plus, que j'aie des preuves qu'il a parlé, & qu'il a révélé cet article: de même à l'égard de la Constance, s'agit-il seulement de connoître que Dieu est bon à mon égard? ne le sçai-je pas allés, lorsque je sçai qu'il est bon à l'égard de tous les hommes, mêmes des damnés? & cette seule connoissance qu'il est bon à mon égard, comme à l'égard de tous les hommes qui sont encore dans la voie, suffit elle pour me persuader qu'il a une volonté spéciale de me sauver? n'est ce pas de cette miséricorde spéciale qu'il s'agit? & la connoissance de la miséricorde générale, me fournit elle celle d'une miséricorde spéciale à mon égard? n'est il pas nécessaire pour en avoir une connoissance plus ou moins probable, que j'en aie des marques plus ou moins grandes, tirées de mon avancement plus ou moins grand dans la piété? Voilà la comparaison rendue à elle-même, telle que nous l'avons présentée, pour former la Difficulté à la quelle on entreprend de répondre; & pour le faire on n'a garde de la proposer ainsi, mais on la défigure, en confondant tout: d'une part on substitue des preuves de la vérité de Dieu à mon égard, à ces raisons si nécessaires pour nous conduire à la foi, qu'on appelle motifs de crédibilité, à ces preuves démonstratives que possède la Religion, qui démontrent la révélation de ce qui est l'objet de la foi; & d'autre part, on confond la bonté spéciale de Dieu à mon égard, dont

je dois avoir quelque assurance par la confiance, avec cette bonté générale qu'il a pour tous les hommes, & qui par conséquent me regarde aussi, dont je suis certain par la foi.

Il me suffit, dit l'Auteur, (p. 51.) de connoître immédiatement la vérité de Dieu en elle-même, pour acquiescer de cœur & d'esprit à ce qu'il a révélé: nous l'accordons; mais il faut donc pour acquiescer de cœur & d'esprit à la vérité d'un tel mystère, celui de la Trinité par exemple, que je connoisse par les preuves démonstratives que possède la Religion, que Dieu a révélé ce mystère. Allés vous-en prêcher ce mystère adorable à un Huron, & donnés lui pour motif unique de le croire, la vérité de Dieu considérée en elle-même, sans vous mettre en peine de lui exposer ces preuves démonstratives, qui sont voir que Dieu nous a révélé cet objet incompréhensible à notre faible intelligence, ne se moquera-t-il pas de vous? & n'aura-t-il pas raison? c'est ainsi continue l'Auteur, qu'il me suffit de connoître que Dieu est miséricordieux & tout puissant, pour me jeter entre les bras de cette divine miséricorde, & en espérer avec une humble & ferme confiance, le Salut & les biens éternels qui sont promis: je ne parle point du recours à la miséricorde de Dieu, pour lequel il suffit d'envisager la miséricorde même, cette miséricorde qui ne se refuse à personne de ceux qui y ont recours dans la sincérité de leur cœur: je ne parle point de ce recours, & je n'examine que ces termes: pour en espérer avec une humble & ferme confiance le Salut & les biens éternels qui sont promis: c'est à dire pour avoir une persuasion de confiance que nous obtiendrons ces biens; & je dis que la miséricorde de Dieu considérée en elle-même sans aucune vue de ses effets sur moi, n'est pas plus assortie à déterminer ma confiance à tel ou tel degré, que la vérité considérée aussi en elle-même, sans y joindre les preuves démonstratives que possède la Religion, est assortie à déterminer ma foi à tel ou tel articles; & que la vue de la miséricorde de Dieu me donnera seulement une espérance commune à tous & indéterminée, en me montrant la possibilité de mon Salut; de même que la vérité de Dieu me donne seulement une foi indéterminée à tout ce que Dieu a révélé, quoi qu'il soit, ce qui met tous les objets dans

la possibilité d'être de ce nombre, sans les déterminer à en être. Qui diroit que l'Auteur même du Traité de la Constance se joint à nous contre celui de la Lettre, lorsqu'il prononce par un instinct qu'il ne faut point attribuer à son propre esprit, puisqu'il parle contre ses propres principes, lorsqu'il prononce, dis je, (a) que la miséricorde de Dieu considérée précisément en elle-même ne porte point de caractère qui me donne lieu d'attendre qu'elle se repandra sur moi de cette manière seule décisive dont elle se répand sur les élus. (b)

Quoi qu'il en soit, voilà le parallèle que nous avons fait de la vérité de Dieu par rapport à la foi, & de sa miséricorde par rapport à la Constance; & voilà comment l'Auteur pour nous enlever les avantages que nous en tirons y a jeté la confusion: voilà comment il conclut calomnieusement (p. 49.) que nous ne voulons point qu'on espère à cause de la bonté toute puissante de Dieu, que nous détruisons la vertu de l'espérance, & que nous en changeons le motif fondamental, comme de ne point croire les articles de foi à cause de la suprême vérité de Dieu, ce seroit détruire la vertu de la foi, & en changer le motif & la raison formelle: cependant il se décerne à lui-même un triomphe, il s'applaudit d'avoir si bien démêlé les idées, lorsqu'il a tout broüillé, & il conclut que la comparaison se tourne contre ce qu'il appelle le nouveau système: il ne s'en tient pas là, il traite de blasphème (p. 51. Col. 2.) l'usage que nous en faisons, lorsque nous disons, qu'un tel appui sur la miséricorde de Dieu, une telle persuasion du Salut indépendamment de tout milieu qui me fasse connoître que cette miséricorde me regarde (comme elle regarde les élus) seroit un appui d'enthousiasme. Quoi! se récrie-t-il, la confiance dont Dieu est digne par ses divins attributs, la confiance des Prophètes, la confiance des Saints, la confiance que les Conciles & les Saints Docteurs nous ont décrite, seroit une confiance arbitraire, une confiance d'instinct, une confiance d'enthousiasme? cette sainte confiance seroit convertie de ces opprobres à la Religion se revoltée, & l'Auteur lui-même n'en fera-t-il pas touché? qu'on juge de tous les traits pareils dont cet Ouvrage si modéré & plein d'égards est tissé, par la solidité de celui-ci, & par la bonne foi qui s'y fait sentir. Je souhaite que l'Auteur lui-même en soit touché.

(a) Exposition de la Doctrine du Traité de la Constance, page 26.

(b) Voyés le Moyen sur & facile de se débarrasser sur la dispute de la Crainte & de la Con-

fiance, où l'on établit notre système en entier, sur les aveux que nous ont fait les Défenseurs du Traité de la Constance dans leurs Ecrits.

Autre mau-
vaise foi qui
fait tout le
fond de
l'Ouvrage.

Autre preuve, entre plusieurs autres, d'une pareille mauvaise foi ; mais d'une mauvaise-foi qui fait tout le fond de l'Ouvrage. On nous donne acte par tout, & on ne sçait s'en dispenser, que nous n'avons parlé que du jugement que la Confiance renferme sur notre Salut futur. Il est constant, selon l'Auteur de la Lettre, que la Confiance renferme un tel jugement : Il est constant que ce jugement doit avoir un motif. On peut demander quel est ce motif : c'est cette question qui est décidée dans le Traité de la Confiance chrétienne & qui fait tout le sujet de la dispute présente. Mais qu'il en soit ainsi ou non, au moins cette question mérite-elle en-elle-même d'être proposée & décidée ; & c'est-à elle que nous nous sommes bornés : on nous en donne acte. (a) Nous n'avons pas contesté que la Confiance ne renfermât un mouvement du cœur ; au contraire nous l'avons dit : mais on convient aussi qu'elle renferme un jugement de l'esprit sur l'événement de notre Salut, qui doit avoir un motif ; & c'est ce motif que nous avons prétendu déterminer. C'est donc cette question ainsi présentée par nous, qu'il falloit examiner, pour parvenir à nous condamner comme on le fait : mais si on s'étoit borné là, ou si pour nous juger, on avoit examiné cette question séparément de toute autre, notre innocence auroit paru trop à découvert ; car nous sommes convenus que la miséricorde de Dieu étoit le motif fondamental de ce jugement, comme la vérité est le motif fondamental de celui qui nous fait croire tous les articles qu'il a révélés : la question n'a jamais roulé sur ce point : tout ce que nous avons soutenu, c'est que la vue de mon avancement dans la piété est au jugement dont nous parlons, & que celle des preuves que Dieu a révélé un tel article, est au jugement qui me le fait croire d'une foi divine ; & que comme la connoissance de ces preuves doit être ajoutée à celle que j'ai de la vérité de Dieu, pour faire ensemble le motif total & complet de la foi que j'ai de cet article ; de même la vue des grâces que j'ai reçues de Dieu, doit être ajoutée à la vue générale de sa miséricorde, pour être le motif total & complet du jugement que je forme sur la vraisemblance de

(a) Il faut remarquer néanmoins qu'on fait entendre, contre la vérité que nous n'avons pas toujours & dès le commencement déterminé la Confiance dont nous parlions à l'idée d'un jugement qui nous approprie l'élection & le Salut éternel, en rapportant ainsi nos propres paroles, au lieu que nous avons dit

mon Salut, ce qui fait que nous appelons ces deux vues chacune le motif précis & immédiat de chacun de ces jugemens.

Si on avoit ainsi présenté la question, comme on le devoit, puisqu'on convient que nous n'en avons point présenté d'autre, il n'auroit pas été possible de trouver de l'erreur dans la décision que nous en avons donnée, ou bien on présenteroit l'enthousiasme à front découvert, & on ne réussiroit pas.

Mais que fait-on ? on vient au même but de favoriser l'enthousiasme & de nous condamner par une autre endroit : sans distinguer de quel côté la Confiance doit être sans bornes, de quel côté elle est suffisamment appuyée sur la seule vue de la miséricorde de Dieu : on dit que la Confiance qui renferme le désir des biens éternels, & la persuasion de Confiance de les obtenir, est suffisamment appuyée sur la seule vue de la miséricorde de Dieu, & qu'elle doit croître sans bornes, sur ce seul motif : par-là on fait tomber sur l'un & sur l'autre, sur la persuasion comme sur le désir, l'attribut d'être sans bornes, & d'avoir pour motif suffisant, la seule vue de la miséricorde de Dieu ; & par là l'on présente notre condamnation & la justification de l'illusion que nous attaquons, d'une manière plus enveloppée & moins odieuse, parce qu'on joint à la persuasion, le désir à qui ces attributs conviennent ; mais enfin par là on vient à nous condamner & à favoriser les ENTHOUSIASTES, lors qu'on devoit nous mettre à couvert, comme n'ayant parlé que du jugement que renferme la Confiance, & tomber sur ceux qui parlant du même jugement, lui ont attribué d'être sans bornes sur la seule vue de la miséricorde générale de Dieu pour tous les hommes, ce qui fait la Confiance d'instinct. On favorise donc les coupables & leur fanatisme, & on condamne l'innocent en tenant un discours enveloppé, qui ne distingue pas ce qu'il faut distinguer, & qui tend à faire passer l'erreur à la faveur de la vérité. Quel artifice ! & doit on être surpris si cet Ouvrage a déjà acquis le nom d'un Ecrit entortillé ?

Enfin nous demandons à l'Auteur qu'il veuille bien nous apprendre ce qu'il pense

par interrogation, N'avons nous pas toujours déterminé la Confiance dont nous parlions à l'idée d'un jugement qui &c. je veux bien supposer que c'est une faute d'impression : mais on a fait l'Errata avec bien de l'attention & elle n'y est pas corrigée. (voyez la page, 72. note (d))

sur cette question : Quel est le motif du jugement plus ou moins favorable que je porte sur mon Salut futur ? la seule vue de la miséricorde générale de Dieu pour tous les hommes, sans autre connoissance que celle là, est-elle suffisante pour me faire prononcer avec la plus grande assurance que je suis du nombre des Elus ? cette question n'est point impertinente à proposer ; je ne donne point à ce jugement le nom de Confiance ; il sera à la Confiance ce que l'on voudra ; il me suffit de le bien définir, & je demande à l'Auteur de la Lettre, la résolution de la question. Ne voit il pas que puisqu'il nous avoit en vue, & que le dessein de nous condamner étoit son objet, c'étoit là ce qui devoit faire la matière de son Ouvrage : c'est ce qu'a fort bien apperçu, l'Auteur des quatre Lettres qui viennent de paroître : „ S'il avoit „ plu au Réfuteur, dit-il, d'envisager & „ de traiter sa matière sous ce point de vue „ qui me paroît le principal objet de la Dis- „ pute présente (sçavoir la persuasion de no- „ tre Salut que renferme la Confiance) il me „ semble qu'il se seroit épargné bien des pei- „ nes, & qu'il auroit répandu plus de lu- „ mières qu'il n'a fait sur la question qui „ divise les Théologiens.... voilà donc ce „ qu'on ne devoit point perdre de vue, si „ l'on vouloit combattre ou rectifier la Do- „ ctine (la nôtre) d'une manière qui fut „ conforme & à l'équité qui lui est due, & „ à l'utilité publique, qui demande que les „ points contestés soient bien éclaircis, „ afin que la division finisse. „ C'étoit donc „ la précisément le point que notre Auteur „ devoit examiner, dans le dessein où il étoit „ de nous condamner. Or quand il aura ré- „ solu la question dans ces termes précis, nous verrons qui de nous deux sera dans l'erreur : mais ne pensés pas qu'il réponde au dessein de la prévention favorable d'un certain peuple qui ne sçait rien démêler, & dont l'admiration lui est acquise, il trouvera bien mieux son compte à demeurer dans la confusion d'idées où il s'est habilement jetté : ce parti favorise merveilleusement le dessein qu'il a de nous faire condamner par ceux qui n'examinent rien à fond, & de sauver l'honneur des ENTHOUSIASTES qu'il paroît avoir pris sous sa protection. Quoi donc ! parce qu'il est vrai que la Confiance renferme deux portions, dont l'une appartient au cœur, & l'autre à l'esprit, parce qu'il est vrai qu'à raison de celle qui appartient au cœur, elle ne sçait être trop grande, qu'elle n'a d'autre règle que celle

de n'en point connoître, & qu'elle est suffisamment autorisée dans tous les degrés, par la seule raison des perfections divines, qui sont infinies ; sous le prétexte de ces vérités, il faudra lui attribuer indistinctement toutes ces prerogatives ; il faudra par des expressions vagues & qui confondent ce qui doit être distingué, tendre un piège au Fidele, pour lui faire transporter à l'une des deux portions de la Confiance, ce qui ne convient qu'à l'autre ; il faudra s'élever contre celui qui distingue, & qui s'oppose à ce qu'on attribue à la persuasion de Confiance, d'être sans bornes, sur la seule vue de la miséricorde de Dieu ; favoriser ceux qui établissent cet enthousiasme, & couvrir ce jeu par le prétexte, qu'on entend par la Confiance, un amour qui se confie, c'est à dire un amour des biens éternels j'int à la persuasion qu'on les obtiendra : je le répète : quel artifice ! & quelle adresse à tenir cette question dans un embrouillement qui favorise l'enthousiasme, qui charge celui qui s'y oppose, & qui tend à couvrir l'Auteur même de ce jeu !

On ne peut retenir son indignation, quand on voit un Auteur qui devoit nous parler dans le stile des Prophètes, de la confiance reproche le calcul que nous devons faire des grâces que nous avons reçues, & ce mes : il nous parle (a) de registres, d'addition, de soustraction, d'information, à charge & de décharge, de compte, de résultats de comptes, de calcul, de proportion, d'excès, de défaut d'espérance au poids & à la livre : c'est, dit-il, un embarras & une étude sans fin, une étude qui nous enlève le temps de la prière, une étude qui nous occupe perpétuellement du bien qui peut être en nous ; au lieu de nous occuper de Dieu & de Jesus-Christ, qui par l'abondance de sa miséricorde, surpasse & nos mérites & nos vœux, &c. Si donc il charge lui-même les Fideles de cet embarras, de cette étude sans fin, de la nécessité de tenir des registres, de faire des additions, des soustractions, &c. que penserons nous d'une ironie si indignement employée, je ne dis pas contre son frere pour le couvrir d'un ridicule qu'il ne mérité pas, mais contre la vérité même : or il est vrai que dans les principes, il charge le Fidele du même embarras & de la même étude qui fait le sujet de son badinage : car enfin selon lui, il abuse

importe extrêmement que la Confiance que nous concevons de notre Salut, soit une véritable Confiance, qu'elle ne soit pas un tour d'imagination, ni une simple pensée qui flatte ; & tant que nous n'aurons pas une certaine assurance qu'elle est une Confiance véritable, qu'elle n'est pas un tour d'imagination, une simple pensée flatteuse, qui peut être présomptueuse, elle ne nous donnera pas une consolation légitime, elle ne nous donnera pas cette paix & cette joie que doit produire la véritable Confiance, qui n'est point distinguée de celle de la bonne conscience : *que spes est, nisi de aliquâ conscientie bonitate?* dit Saint Augustin : il devient donc nécessaire pour parvenir à cette paix, à cette joie, à cette consolation légitime, de faire usage du moien qui est propre à nous donner cette forte d'assurance, que notre Confiance est véritable, & qu'elle a les conditions qui en font une légitime confiance. Or le moien de nous donner cette assurance, moien absolument nécessaire selon l'Auteur de la Lettre, (a) c'est de rentrer en nous mêmes & d'examiner si le désir sincère du royaume de Dieu & de sa justice, si le saint amour, qui renferme une volonté sincère d'observer la loi de Dieu, de faire de bonnes œuvres, de prendre les moiens que Dieu a établis pour arriver au Salut, si la vie de la charité se trouve en nous dans un degré proportionné à la persuasion de confiance que nous avons de notre Salut : commencez donc, dirai-je à l'Auteur, ou à celui qui sera instruit par lui, (b) commencez par tirer vos registres, comptez vos vertus ; faites l'addition de vos bonnes œuvres ; faites aussi la soustraction de vos défauts ; informez à charge & à décharge ; composez un état exact ; & , comparaison faite, donnez nous une estimation complète & un résultat du total : n'appellez point cela compter arithmétiquement, mais estimer moralement des choses morales : peu m'importe, pourvu que vous estimiez bien ? NE VOUS ME PRENEZ PAS ; si vous vous trompez en estimant trop, vous n'espérerez pas bien, vous pécherez par excès : si vous n'estimez point assez, vous n'espérerez point assez, vous tomberez dans le défaut ; & vous allez prier sans avoir assez de Confiance : vous dites que les Saints Peres ne nous ont pas appris le secret d'espérer ainsi au poids & à la livre, & de former pour la prière cette Confiance de calcul ; mais n'importe

ce, laissés là la méthode des Saints Peres ; & suivés celle-ci ; car autrement votre Confiance ne pourroit vous consoler, vous demeureriez toujours en suspens si c'est une véritable Confiance, ou si ce n'est point un tour d'imagination, une pensée flatteuse & trompeuse. On voit donc clairement que ce discours composé avec art pour attirer sur nous & sur notre système, le mépris & la risée du Lecteur, n'est qu'un faux étalage, dont tout l'appareil & tout le ridicule retombe sur celui qui en est l'Auteur.

J'en dis autant de la peinture qu'il nous fait d'un moribond chargé de crimes, qui se voit sur le point de paroître au jugement de Dieu & qui est tenté de désespoir, en comparant le discours qu'il lui tiendrait, dit-il, pour le consoler, & celui qu'il prétend que nous lui tiendrions, & qui le glaceroit.

De tous les raisonnemens gauches qu'on a débités jusqu'ici pour établir l'enthousiasme, y en a-t-il quelqu'un que cet Auteur n'ait copié ? on diroit que le but de cet Ouvrage est de les prendre tous sous sa protection, & de composer à l'occasion de chacun, & pour les faire valoir, une piece de Rhétorique remplie de tours, d'images, d'invectives contre le Nouveau Système, & d'exclamations par les quoi ! qui lui sont familiers : à proprement parler il n'y a rien de neuf dans son Ecrit, hors la méthode de confondre pêle mêle les deux portions de l'espérance, pour attribuer au jugement de l'esprit, ce qui n'appartient qu'au mouvement du cœur vers les biens éternels & vers la bonté divine : du reste, il n'y a rien que chacun de ceux qui ont écrit, ne puisse revendiquer ; l'habillement seul est de sa façon. C'est proprement pour cette parure d'une vaine Rhétorique, qu'il falloit (c) une main aussi habile que la sienne : je suis fâché néanmoins qu'on ait fait cette odieuse comparaison de lui avec le celebre Docteur (d) qui a entrepris avant lui de terminer cette Dispute, & qu'il l'ait souffert.

Je reviens à la peinture de ce moribond chargé de crimes, dont on a tant abusé, jusqu'à dire que la Confiance qu'on lui fait concevoir sur la seule vue de la puissance & de la miséricorde de Dieu, suffit alors pour juger favorablement de son Salut, quoi qu'elle dût être justement suspecte dans le cours de la vie, si elle étoit destituée des bonnes œu-

XXIII.

La Peinture du moribond n'est qu'un jeu d'imagination dont on a bien abusé.

ures qui en doivent être le fruit. (a) Etrange consolation que celle qui se tire d'une confiance qui seroit justement suspecte, si dans le moment où l'on juge favorablement de notre conversion & de notre salut, nous nous trouvions être en saut ! Etrange jugement par lequel on ne se contente pas de donner l'absolution dans ce dernier moment, mais la sécurité d'une entière confiance, à celui dont la conversion seroit en toute autre circonstance, légitimement suspecte ! on a, dis-je, abusé de cette peinture, jusqu'à dire encore que si ce malade se trouve rassuré précisément parcequ'il craint moins, s'il sent augmenter sa confiance par la seule raison que sa crainte est diminuée, sans qu'il voie dans le fond de son état aucune raison de moins craindre, tirée de l'accroissement de la Charité en lui, mais seulement des raisons tirées du côté de la bonté de Dieu & de ses promesses, que s'il se rassure par cette seule vue, son assurance n'est ni présomptueuse ni déraisonnable. (b) Etrange déclaration qui fait voir l'extrémité des maux où cette dispute a conduit ceux qui nous font la guerre !

Je reviens donc à ce moribond, car c'est le thème de tous nos ENTHOUSIASTES. L'Auteur de la Lettre se présente à la composition après tous les autres, & il y met de l'élégance ; mais après tout, il ne fait que les copier : pour moi, dit-il, je ne serai pas embarrassé à représenter à ce mourant ce fond immense de bonté & de puissance, qui est en Dieu, à l'exciter à cet amour qui se confie qui prie, avec la confiance qu'il nous sera propice à cause de Jesus-Christ : à faire envisager à ce pécheur, cette espérance & cette confiance, comme le vase dans lequel il puisera les biens spirituels dans la source du Salut.

Que ce discours est beau, pathétique, éloquent ! qu'heureux est le moribond, le scélérat expirant, qui a le bonheur d'avoir à ses côtés un tel apôtre, pour lui faire faire doucement & avec tranquillité, ce terrible passage : cependant le zélé prédicateur de la Confiance, n'appréhendera-t-il point que ce malheureux ne se console & ne se rassure par un tour d'imagination, par une pensée flatteuse, mais trompeuse, qui lui donnera une paix, & une assurance funeste à celui qui la lui aura inspirée sans précaution, & nuisible à celui qui l'aura reçue sans défiance ? c'est de quoi notre Auteur convient sans peine ; il nous avertit lui même qu'il faut bien prendre garde à ne s'y pas méprendre, & que si ce misérable concevoit une confiance forte de son Salut, sans concevoir en même tems

un pareil amour de la justice, il n'auroit pas une véritable Confiance, quoi qu'il eût une forte persuasion de son Salut. Ici l'on apperçoit que le discours que nous venons d'admirer, n'est qu'un trait de rhétorique déplacé, & qu'il en faut venir dans les principes mêmes de l'Auteur de la Lettre, à celui que nous tiendrions dans les nôtres, à ce moribond : mon ami, lui dirois je, vous ne sauriez avoir une trop grande assurance de votre Salut, si en même tems vous avez un amour pareil de la Justice, & que vous désistiez souverainement vos péchés : si vous vous jettez par cet amour pénitent & par l'horreur de vos iniquités, dans le sein même de la miséricorde, comptez qu'il est ouvert pour vous recevoir : que la multitude, que l'énormité de vos crimes ne vous effraient point : cette miséricorde est un océan dans lequel il vous est aisé de les noier : VOTRE CONFIANCE avec ces conditions, est LE VASE AVEC LE QUEL VOUS PUISSEZ TOUS LES BIENS SPIRITUELS DANS LA SOURCE MEME DU SALUT : c'est ce qui a fait en un moment & dans les mêmes circonstances où vous vous trouvez, du Criminel qui est votre modele, le celebre Pénitent qu'on appelle, LE BON LARRON, que nous reverons comme un grand Saint & qui fut reçu le jour même avec Jesus-Christ dans le Paradis. Quoi ! ce discours l'effraiera ? ce discours le glacera ? ce discours ne fera pas propre à lui relever le courage ? à le tirer du désespoir : où sont donc vos propres principes ? voulez vous pour le consoler, pour l'encourager, pour le tirer du désespoir, l'exposer à se rassurer par un tour d'imagination, par une certaine persuasion de l'esprit qui ne sera pas nourrie par l'amour ? Quoi ! vous même n'examinerez pas soigneusement si cet amour est dans son cœur ? si celui de la créature y est détruit ? s'il aspire aux biens éternels ? s'il méprise ceux qu'il a aimés jusqu'ici avec tant de passion ? ne tenez vous pas cette conduite dans le Tribunal, pour savoir quel est la confiance vous devez prendre vous même dans le pénitent que vous conduisez ? quel jugement vous devez porter de son état & de son Salut ? & ne l'obligez vous pas à se juger lui même par les mêmes regles ? sans doute, ce sont là vos principes, vous en faites profession : eh bien ! je vous juge par votre propre bouche, ex ore tuo te judico : Pour vous, vous me jugez par des conséquences fausses, par des imputations calomnieuses, par des attributions qui vous chargent vous mêmes, si elles me regardent : vous imitez ce NOUVELISTE

(a) page 25. premiere Col. page 119. 2. Col.

(b) page 80. & 81.

(c) Lettre approb. de M. de Senès, p. 1.

(d) M. Petitpied a entrepris l'Ouvrage des Nouveaux Eclaircissements, dans la même

me vie de terminer cette Dispute ; c'est „ par où je finis, Monsieur, (ce sont ses paroles) „ esperant que la Dispute dans laquelle, quelle on m'a engagé, finira par ce long „ éclaircissement. „

(a) Nouveaux Eclaircissements, p. 38.

(b) Etat de la Dispute, p. 30. 31. 32.

huitième Lettre de M. Petitpied. n. 32. 33.

SANS PUDÉUR, qui n'a pas manqué à son tour de vous combler d'éloges. (a)

Qui peut lire sans quelque émotion, que vous trouviez mauvais que je n'anime ce moribond à la Confiance, à une forte Confiance, qu'avec des conditions, savoir, à la charge qu'au paravant il aura bien examiné si depuis qu'on lui a parlé, ou dans le moment qu'on lui parle, il est avancé dans une véritable pitié; c'est-à-dire dans la charité? vous voulez donc que pour première démarche, il conçoive la plus forte persuasion de son Salut, au hazard & sans savoir si la charité est aussi forte en lui que sa persuasion, même s'il en a le moindre degré: mais, dites moi, je vous prie, pourra-t-il se reposer sur une telle Confiance, se rassurer, en tirer une grande consolation? non, me direz vous, il ne faut pas s'y méprendre, elle peut n'être qu'un tour d'imagination &c. il faudra donc en revenir aux conditions que vous rejetez avec dédain; (b) il faudra qu'il compare ce qu'il trouve en lui d'avancement dans la charité, avec ce mauvais amour qu'il porte dans son cœur.... qu'il fasse un calcul général, c'est-à-dire un examen de ses dispositions, pour en tirer une somme totale, & pour conclure qu'il a tant, qu'ainsi il peut espérer tant, bien entendu qu'il ne peut espérer que tant: ne voilà-t'il pas, concluez vous, contre vous mêmes comme contre moi, un mourant bien ranimé & bien consolé. Procéder ainsi, n'est ce pas jouer la comédie: N'est ce pas amuser & duper tout un peuple par des représentations, des prestiges, des apparences, qui n'ont ni réalité ni vérité? on sait qu'il y a une multitude de Fideles que la troupe des ENTHOUSIASTES a enchantée & animée contre nous & notre système, par la représentation tragique de ce moribond, qui est une de leur principales pièces, & par l'idée bouffonne du calcul & des registres qu'il faut tenir &c. que notre Auteur a feu manier si adroitement; car pour cela (c) il falloit une main aussi habile que la sienne. Dans ces circonstances, peut-on se dispenser de combattre avec force l'impression qu'on a donnée contre la vérité même à tant de personnes éblouies & séduites par le faux brillant & le tour artificieux du nouvel Ecrivain: au reste si l'on trouve que nous nous exprimons trop fortement, nous voulons bien qu'on nous condamne: nous donnons volontiers, selon l'excellente remarque de Monsieur Arnaud, cette satisfaction à la critique, & nous consentons

18 de supporter le jugement qu'elle rendra contre nous, pourvu que le critique convienne qu'après tout, nous ne disons rien que de vrai: or nous sommes bien assurés, qu'il ne s'en pourra défendre.

Je ne crois pas qu'on puisse rassembler plus d'infidélités que cet Auteur l'a fait dans les deux articles (d) qu'il emploie à combattre la distinction que nous avons faite de la Confiance en Dieu & de la Confiance du Salut.

Première infidélité. Il nous attribue d'avoir inventé cette distinction; & il sait que feu Monsieur l'Abbé de Guitaud & Monsieur Besogne sont ceux qui l'ont produite les premiers, & que c'est un de ses Disciples, (M. Gourlin) qui s'intéresse beaucoup à son Ouvrage, qui l'a suggérée à celui-ci de qui nous tenons le fait, & qui la lui a même dictée dans les propres termes: qu'elle est énoncée dans la Dissertation. Quoi donc! affecter de nous attribuer l'invention d'une Doctrine qu'il regarde comme horrible, lorsqu'il sait que nous n'avons fait que l'emprunter de ceux qu'il n'oserait taxer comme nous! où est la bonne foi? mais la seconde infidélité enchérit encore sur la première, & elle paroît dirigée à la soutenir.

Seconde infidélité. Non seulement il nous donne l'invention de cette distinction, mais de plus il prétend qu'il nous l'a fallu inventer pour nous tirer de l'embarras où nous mettoient les autorités & les raisons qu'on nous opposoit, que nous en avions absolument besoin pour soutenir notre système, & que nous l'avons reconnu en disant qu'elle est la base sur laquelle nous le faisons porter; & il se garde bien d'avertir que nous avons déclaré (e) qu'elle n'étoit point du tout nécessaire pour décider la question présente, & que quand même on l'auroit détruite, on n'auroit encore avancé de rien contre nous, vu qu'il s'agit dans cette question, seulement du jugement par lequel nous nous flattons de devoir être sauvés, & de savoir quel est le motif qui peut nous autoriser à former ce jugement avec plus ou moins d'assurance; s'il peut être qualifié sans bornes, & s'il est suffisamment fondé dans tous ses degrés sur la seule vue de la miséricorde de Dieu: or la résolution de cette question, avons nous dit, ne dépend point du tout de cette distinction; mais elle est, comme on le voit, d'une telle simplicité que l'exposition seule en présente la décision, parce qu'un jugement qualifié sans bornes seroit

XXIV.

On ne combat la distinction des deux Confiances, que par des infidélités.

un jugement de certitude, & que la seule vue de la miséricorde de Dieu ne nous montre pas que nous soions discernés de la multitude: de plus pour faire voir que d'ailleurs la Confiance peut être qualifiée sans bornes, il ne nous est point nécessaire de distinguer deux sortes de Confiance, il suffit de distinguer avec Saint Thomas deux rapports dans la Confiance, rapport à la miséricorde regardée comme une ressource ouverte à tous ceux qui y ont recours, rapport à l'objet de l'Espérance, soit par le désir, soit par le jugement que nous formons de devoir l'obtenir, & de dire que la Confiance doit être sans bornes à raison du premier rapport, parce que nous ne sauons trop nous tourner vers la miséricorde comme une ressource ouverte à tous ceux qui y ont recours; qu'elle doit l'être encore à raison du désir des biens éternels: mais qu'elle doit être bornée à raison du jugement que nous formons de les devoir obtenir, sans quoi elle seroit une certitude, & nous ne pourrions nous discerner des Calvinistes: la distinction des deux confiances ne nous est donc point du tout nécessaire; & si nous en avons fait la base du système, c'a été, comme nous l'avons dit, dans le sens qu'elle nous paroît propre à jeter de la lumière sur la question présente, mais sans être nécessaire pour la décider. L'Auteur devoit donc avertir que nous avions fait cette déclaration, & s'efforcer de prouver que la distinction néanmoins avoit une telle liaison avec le système, que le renversement de l'une emportoît celui de l'autre: autrement, en supposant même qu'il ait bien détruit la distinction, il n'a encore rien fait contre le système: mais il n'a eu garde ni d'avertir que nous regardons la question comme indépendante de la distinction, ni d'entreprendre de prouver leur liaison; & après avoir ébloüi par l'artifice des raisons dont il combat la distinction, il remporte contre le système une victoire, qui n'est fondée, comme on le voit, que sur l'infidélité même; & il nous représente comme n'ayant plus de ressource. Quelle mauvaise foi! mais on va voir que l'infidélité qui suit surpasse de beaucoup celle-ci, & que de la dévoiler, c'est mettre à néant tout ce qu'il dit contre la

19 distinction qu'il attaque.

Troisième infidélité. Il supprime le principal fondement que nous donnons à cette distinction, fondement contre lequel viennent se briser toutes ses objections: expliquons nous; Saint Thomas distingue la crainte de Dieu d'avec la crainte du malheur d'être séparé de Dieu, sur le fondement de deux rapports qu'il trouve dans la Crainte, rapport au mal que nous craignons, rapport à la puissance de celui qui peut faire tomber ce mal sur nous; & il trouve dans l'espérance des rapports pareils, rapport au bien que nous espérons, rapport à celui d'où il nous doit venir: sur ce fondement il donne aux deux Craintes qu'il distingue, la Crainte de Dieu & la Crainte d'être séparé de Dieu, deux objets différens; il appelle ces deux craintes, deux actes distingués, de la crainte filiale; c'est principalement à raison de la première, selon ce Saint Docteur, que la crainte filiale est un don de Dieu, & elle se trouve dans les bienheureux & dans Jesus-Christ même, séparée de la seconde: il est donc naturel sur le fondement des mêmes rapports que ce Saint trouve dans l'Espérance, de distinguer aussi deux sortes de confiance, la confiance en Dieu, la confiance du Salut; de leur donner des objets différens; de les regarder comme deux actes distingués, de l'Espérance Théologique; de penser que c'est principalement à raison de la première, que l'Espérance Théologique est une vertu; & ce qui achève le parallèle, de dire avec ce Saint Docteur, (a) que ce qu'il y a de perfection dans l'Espérance, c'est à dire l'appui sur la puissance & la bonté de Dieu, demeure dans les bienheureux & qu'il s'est trouvé en Jesus-Christ, séparé de ce qu'il y a d'imperfection, qui est l'attente d'un bien absent. Voilà quel est le principal fondement que nous avons donné à cette distinction.

Or comment l'Auteur de la Lettre met-il tout ceci sous les yeux du Lecteur! le voici: on cite saint Thomas, dit-il, (b) & l'on soutient qu'il distingue l'Espérance en Dieu d'avec l'espérance du Salut: la preuve qu'on en allègue, c'est que le Saint Docteur dit de l'Espérance considérée en général qu'elle a rapport à deux objets, savoir, le bien qu'on désire d'obtenir & celui sur qui on s'appuie pour l'obtenir.

(a) Dicendum quod spes habet perfectionem quandam cum imperfectione, & ex illa parte quâ habet perfectionem (scilicet ex eo quod inheret summæ majestati) habet perfectam rationem virtutis: & ex hac parte plenissimè fuit in Christo: ipse enim plenissimè inhaesit divino auxilio: & ex parte ejus quod est imperfectio-

nis (scilicet ex eo quod spes est non habitum) deficit ei spes sicut & fides. (quæst. disp. de spe. 2. 1. ad 12. & 4. ad 14.) Notre Auteur remarque que S. Thomas enseigne la même chose par rapport aux bienheureux (p. 86. première Col.)

(b) Art. 19. au commencement.

C ij

(a) Feuille du 30. Avril 1739.

(b) Article 29. deuxième col.

(c) Lettre approb. de M. de Senes. p. 16.

(d) Article 18. & 19.

(e) Courte Exposition, p. 8.

De bonne foi, ce discours représente-t-il bien ce que nous venons d'exposer? y voit-on ces deux craintes, que Saint Thomas distingue & toutes les propriétés qu'il leur donne sur le seul fondement des deux rapports qu'il trouve dans la crainte, pareils à ceux qu'il remarque aussi dans l'Espérance? Pourquoi ne pas avertir que si nous distinguons deux sortes d'Espérance, nous le faisons sur le même fondement qui a autorisé ce Saint à distinguer deux sortes de Crainte, & que si nous lui attribuons d'avoir fait cette distinction, de deux sortes d'espérance, nous nous expliquons assés, & nous entendons qu'il l'a faite équivalement en nous montrant dans l'Espérance deux rapports pareils à ceux qui lui donnent lieu de distinguer deux sortes de crainte, & en nous faisant voir l'appui sur le secours de Dieu, que nous appelons confiance en Dieu, séparé en la personne de Jésus-Christ, & dans les bienheureux, de l'attente de la béatitude, que nous appelons confiance du Salut, de même qu'il nous montre aussi en Jésus-Christ & dans les Bienheureux la crainte de Dieu séparée de la crainte d'être séparé de Dieu? (Voyez la Note ci-dessus.) après cela triompher, insulter, gémir sur nous, quelle conduite.

Il fait beau le voir après un exposé si infidèle, nous faire avec triomphe, des objections qu'il n'auroit osé produire, s'il avoit mis auparavant sous les yeux du Lecteur, cette distinction que Saint Thomas fait de la crainte de Dieu d'avec la crainte d'être séparé de Dieu, parcequ'il est visible que ces objections tombent également sur cette distinction de Saint Thomas, comme sur la nôtre.

„Si la Confiance en Dieu, nous dit-il, se réduit à la foi, qui nous fait confider la puissance & la miséricorde de Dieu, & à l'amour qui nous les fait confiderer avec joie, voilà donc la Confiance confondue avec les deux autres vertus Théologiques. „Mais, lui répondrai je, la crainte de Dieu, dont nous parle Saint Thomas, se réduit aussi à la foi, qui nous fait confider la puissance & la Justice souveraine de Dieu, & à la charité, qui nous les fait confiderer avec respect & avec admiration: *reuereri illud arduum potestatis diuine*. Voilà donc, conclurai je aussi, la Crainte filiale confondue avec la foi & avec la charité.

„Quoi! dit il, ce sera en Dieu sans espérer quoique ce soit, sans espérer le Salut éternel? vit-on jamais un paradoxe plus inouï & plus révoltant? „Quoi! dirai-je aussi, on craindra Dieu sans craindre

quoi que ce soit, sans craindre le malheur éternel! vit-on jamais un paradoxe plus inouï & plus révoltant?

„C'est là même espérance, le même mouvement, continue t'il, qui renferme ces deux rapports, d'où l'Auteur (des Difficultés) forme deux sortes de Confiance, bien différentes: tant ce système est bien appuie, c'est aussi la même crainte, le même mouvement de crainte, répondrai-je, qui renferme les deux rapports, dont Saint Thomas forme deux sortes de crainte bien différentes: tant la distinction de ce Saint Docteur est bien appuie.

„Saint Thomas reprend t'il, donne aussi deux objets à la foi, sçavoir, la chose qu'on croit & la vérité première à laquelle on acquiesce, de même qu'il donne deux objets à l'Espérance, & néanmoins jamais on n'a distingué deux sortes de foi, différentes: pourquoi donc sur le même fondement distinguera t'on deux sortes d'espérance différentes? „Je répons que S. Thomas a bien sçu s'il falloit, ou non, sur le fondement des deux objets qu'il donne à la foi, distinguer deux sortes de foi différentes, & que, quoi qu'il ait pensé sur cette question, il n'a pas laissé de distinguer sur le fondement des deux objets qu'il trouve dans la Crainte, deux sortes de crainte différentes.

„Est-il possible, continue-t'il, qu'on n'ait pas observé que l'un de ces objets de l'Espérance est l'objet formel, & l'autre, l'objet matériel? or loin qu'un objet matériel & un objet formel produisent une différence d'affections, leur concours au contraire produit une unité de vertu: on ne peut donc établir par ce principe deux sortes de Confiance différentes, sans renverser les plus communes notions de la Théologie & de la Philosophie. „Je répons qu'il faut donc que Saint Thomas ait renversé les plus communes notions de la Théologie & de la Philosophie, puisqu'il a établi deux sortes de crainte différentes sur le fondement des deux objets de la crainte, quoi que l'un de ces objets soit l'objet formel, & l'autre, l'objet matériel.

„Mais, reprend-il, l'Auteur des Difficultés ne s'est pas aperçu qu'il admet une Espérance sans son objet, parce que selon Saint Thomas, le Salut & le bonheur éternel est le propre & le principal objet de l'Espérance, & que l'Espérance en Dieu, distinguée de l'Espérance du Salut, n'a pas pour son objet le Salut, mais celui qui doit nous le procurer. Cette Espérance est donc une Espérance du néant, ou pour mieux dire, un néant d'espérance. „Je ré-

pons que S. Thomas ne s'est donc pas aperçu non plus qu'il admettoit une crainte sans son objet, parce que le malheur éternel est le propre & le principal objet de la Crainte, & que la Crainte de Dieu distinguée de la Crainte de la réprobation, n'a pas pour son objet le mal qui est l'objet de la crainte, mais la puissance de celui qui peut nous faire souffrir ce mal, de *ratione doni timoris non est illud malum quod respicit timor, sed eminentia illius boni cuius potestate aliquod malum infligi potest*. Cette Crainte est donc une crainte du néant, ou pour mieux dire un néant de crainte.

L'Auteur finit en reconnoissant que Saint Bonnaventure distingue deux actes dans l'Espérance, celui d'espérer en Dieu, & celui d'espérer de posséder Dieu: Que disons nous autre chose? mais il prétend que Saint Thomas s'est mieux énoncé que lui, en les appelant deux rapports, deux regards de l'Espérance; & il ne songe pas que le même Saint Thomas appelle les deux rapports, ou regards pareils, qu'il trouve dans la Crainte, DEUX ACTES: *timor filialis habet duos actus, scilicet reuereri Deum & timere separationem ab ipso*. Vous voyez combien la reflexion de l'Auteur est judicieuse.

Mais enfin il est clair que par une infidélité qui tient du prodige & qu'on auroit peine à croire si on ne la voyoit de ses yeux, il a supprimé le fondement que nous tirons de Saint Thomas pour établir notre distinction, contre lequel se viennent briser toutes les objections dont il se sert pour la combattre, & que par ce moyen il s'est élevé à lui-même un triomphe dont il ne lui reste que d'en rougir. Venons à une autre infidélité qui enchérit encore sur la précédente.

Quatrième infidélité, Il suppose contre la vérité, qu'en distinguant les deux Confiances, nous les regardons comme existantes séparément l'une de l'autre; & il n'y a que cette fausse supposition, qui donne quelque apparence à ses objections: car s'il avoit observé que nous les donnons (a) pour deux actes de l'Espérance Théologique, qui concourent essentiellement à la former, il n'auroit pu nous reprocher avec la moindre apparence, que nous reconnoissons une espérance qui n'a point le Salut pour son objet, & que nous sommes opposés à Saint Thomas; qui dit que la béatitude éternelle est le propre & le principal objet de l'Espérance; car il sçait que c'est de l'Espérance Théologique prise dans sa totalité, que Saint Thomas dit que la béatitude éternelle en est le propre

& le principal objet.

Il n'auroit pu dire que nous n'avons pas observé que l'un des objets que Saint Thomas donne à l'Espérance, est l'objet formel, & l'autre, l'objet matériel; car nous n'avons rien dit de contraire à cette Doctrine de S. Thomas; & rien n'empêche que ce que nous donnons pour objet à la confiance en Dieu, ne soit regardé comme l'objet formel de l'Espérance Théologique, & que ce qui est l'objet de la confiance du Salut, ne soit en même-tems l'objet matériel de la même Espérance Théologique, de même que l'objet que Saint Thomas donne à la crainte de Dieu, est aussi l'objet formel de la crainte filiale, & que celui qu'il donne à la crainte d'être séparé de Dieu, est en même tems l'objet matériel, de la même crainte filiale.

Il n'auroit pu dire que nous réduisons l'Espérance Théologique à la foi & à l'amour & que nous la confondons avec les deux autres vertus Théologiques, puisque nous reconnoissons (b) qu'elle renferme essentiellement un jugement de la possibilité, (ou vraisemblance) de notre Salut, & qu'il implique qu'il y ait une Espérance sans un tel jugement.

Il n'auroit même pu nous objecter qu'on pourroit donc aussi distinguer deux sortes de foi différentes, à cause que Saint Thomas trouve aussi deux rapports dans la foi, l'un à la vérité première à laquelle on acquiesce, & l'autre, à la chose qu'on croit: oui, on pourroit faire cette distinction, si elle étoit nécessaire pour éclaircir une question qui seroit agitée; mais pourvu qu'on regardât ces deux sortes de foi, comme deux actes qui doivent concourir à former la Foi Théologique, & que nous ne devons point séparer l'un de l'autre: Saint Thomas en effet n'a rien fait équivalement cette distinction lorsqu'il a distingué dans la foi, comme dans l'Espérance, deux côtés, l'un par lequel elles sont parfaites, par lequel elles sont des vertus, par lequel elles doivent demeurer dans le Ciel, & l'autre par lequel elles renferment de l'imperfection, & elles doivent être détruites; le premier de ces côtés ou rapports que renferment ces deux vertus, est notre appui sur la première vérité, ou sur la bonté souveraine, & le second est le jugement qui nous fait croire avec certitude une vérité révélée, ou celui qui nous fait regarder notre Salut comme futur avec une certaine probabilité.

Voilà quel est tout le mystère de notre distinction: c'est de montrer avec le S. Docteur, dans l'Espérance, comme dans la foi, deux

côtés différents, & de lui attribuer à raison de l'un des deux, des propriétés qui ne lui conviennent pas à raison de l'autre, & notre Auteur fait entendre que nous faisons de ces deux côtés, des vertus différentes; que nous ne les faisons pas concourir à produire une unité de vertu; & c'est sur cette fausse & infidèle supposition, que porte tout son triomphe. Voilà de quoi nous lui demandons justice à lui-même: mais la plus criante de toutes les infidélités que nous lui reprochons, est celle qui suit.

Cinquième infidélité, Il a supprimé une vraie démonstration que nous avons donnée pour établir cette distinction: qu'on l'entende & qu'on nous y réponde, si l'on peut.

„Il n'y a personne qui ne reconnoisse, avons nous dit, (Courte Exposition, page 1.) „qu'on ne sçait avoir trop de Confiance „en Dieu, ni en même tems trop de crainte „de Dieu, & que ces deux vertus ne se „donnent point de bornes l'une à l'autre, „mais qu'elles doivent être également, l'u- „ne & l'autre, sans bornes: au contraire il „n'y a personne qui ne soit obligé de ré- „connoître qu'on peut avoir une trop gran- „de confiance de son Salut, ou une trop „grande crainte d'être éternellement séparé de „Dieu, & que ces deux dispositions se doi- „vent tempérer l'une l'autre: nous ne voyons „point qu'il soit défendu nulle part, ni à „personne, pour quelque raison que ce soit, „d'avoir trop de confiance en Dieu: il est „ordonné au contraire à tous indéfiniment „& sans distinction, d'en avoir une entie- „re: *habere fiduciam in Domino ex toto corde* „tuos; (a) & il en est de même de la crain- „te de Dieu: *in tota animâ tuâ time Domi-* „num: (b) *plenitudo sapientiæ est timere* „Deum: (c) mais quant à la confiance de „notre Salut, il est défendu d'en avoir une „indéfinie, & sans égard à la situation per- „sonnelle où l'on est: *ne dices pas: la misère* „ricorde de Dieu est grande, il me pardonnera „la multitude de mes péchés, dit le Saint Es- „prit au pécheur qui ose tenir ce langage; (d) „& Saint Jean nous ordonne de la régler „sur les réponses que nous fait notre con- „science: *si notre cœur ne nous reprend point,* „nous avons confiance devant Dieu: (e) il „en est de même de la crainte de la ré- „probation, qui doit être proportionnée à „la grandeur des dangers aux quels nous „sommes exposés, au nombre & à la grié- „veté de nos péchés, à la force de l'empê-

„re que nos mauvaises habitudes exercent „sur nous, comme le dit l'Auteur même des „Nouveaux Eclaircissements: (i) qui oseroit dire „de la Confiance en Dieu, & de la crainte „de Dieu, ce qu'on dit de la confiance du „Salut & de la crainte de la réprobation, „quelles sont comme deux balances, ou „deux contrepoids qui doivent régler & „tempérer la force & l'action l'une de l'au- „tre: on parle bien quand on parle ainsi „de la confiance du Salut & de la crainte „de la réprobation; mais on parleroit très „mal & on dégraderoit la confiance en Dieu „& la crainte de Dieu, si on leur appliquoit „ce langage. „Si un libertin dit qu'il a une „grande confiance de son Salut, je le crois aisément; mais je lui remontre que sa Confian- „ce, quoique réelle, est fausse, & présomp- „tueuse; qu'il ne lui appartient pas d'avoir „une si grande confiance de son Salut: *ne dicas: misericordia Domini magna est &c.* & „qu'il doit auparavant se convertir au Seigneur, „*ne tardes converti ad Dominum*, pour avoir „droit de se promettre le bonheur des Saints „avec tant d'assurance: mais s'il dit qu'il met „toute sa confiance en Dieu, je lui tiens un „autre langage; je lui soutiens que cela n'est „pas ainsi & qu'il se trompe; que s'il mettoit „en effet toute sa confiance en Dieu, il ne „seroit pas un libertin, & que cette seule dis- „position feroit sa conversion: je lui accorde „donc aisément qu'il a réellement une „grande confiance de son Salut, mais je nie „qu'elle soit raisonnable, & je n'ai pas une „meilleure opinion de lui, que s'il ne l'avoit „pas: au lieu qu'à l'égard de sa prétendue „confiance en Dieu, je lui en conteste même „la réalité, & je sçaitiens, qu'il ne pou- „roit tout ensemble mettre en Dieu toute sa „confiance & être un libertin: tel est le dis- „cours que je lui tiendrois & que tout hom- „me sensé & raisonnable lui doit tenir. Or „ce discours suppose que l'on a une idée bien „différente de ces deux Confiances, la con- „fiance en Dieu, & la confiance du Salut: „donc il faut en effet distinguer l'une de l'autre.

Supprimer une telle preuve, une preuve „au moins si apparente & si spécieuse, n'est- „ce pas vouloir abuser son Lecteur? une tel- „le infidélité ne fait-elle pas la preuve com- „pète d'une conjuration formée pour com- „damner son frere à quelque prix que ce soit: „sur tout si vous y joignez les autres infidé- „lités que je viens d'exposer? je demande si „après cela, il convient bien à l'Auteur de

(d) Eccli. C. 6.

(e) Première Epître de S. Jean. 3. 21.

(f) P. 9. n. 7. & ailleurs.

(a) Prov. C. 3. v. 5.

(b) Eccli. C. 7. v. 32.

(c) Ibid C. 1. v. 20.

de se récrier qu'il est glorieux pour l'Espérance & la Confiance qu'il défend, qu'on ne puisse l'attaquer sans choquer en même tems les notions les plus communes de la raison; & si au contraire il n'est pas glorieux pour le système que nous défendons, qu'on ne puisse le combattre sans choquer en même tems les notions les plus communes de la raison, & LES REGLES LES PLUS INVOLABLES DE L'EQUITE' NATURELLE.

Après ce que nous venons de dire, nous croions être bien dispensés de répondre aux deux lettres à M. *** qui viennent de paroître, & qui roulent entièrement l'une & l'autre sur cette distinction de la Confiance en Dieu & de la Confiance du salut. Nous croions avoir tout prévenu & avoir répondu à cet Auteur avant de l'avoir lu, quoique ce soit qu'il ait voulu dire; car nous avouons bonnement après l'avoir lu, n'y avoir rien compris, hors les injures grossières dont son ouvrage est hérissé. Sur cet article, il n'est point obscur; au reste, nous l'excusons autant que nous le pouvons, & nous pensons que ce stile chez lui, n'est point un vice du cœur, mais celui d'une imagination connue pour n'être pas des mieux réglées.

Cependant quoique nous ne l'aïons pas entendu, nous avons bien aperçu néanmoins qu'il dit nettement qu'à la vérité il y a une certaine confiance de sentiment & d'expérience, confiance qu'on a de la sincérité & de la vérité de son espérance, qui n'est qu'un jugement de probabilité & de vraisemblance; mais que cette Confiance n'est pas proprement confiance du Salut, & que celle qui l'est seule, est un jugement de conviction, soit du côté du cœur, soit du côté de l'esprit. (a)

Or qu'on juge si ce système est bien aisé à discerner de celui des Calvinistes; car certainement c'est de la confiance du Salut, qu'ils assuroient qu'elle étoit une certitude; & c'est de la confiance du Salut que B. Ilarmin a soutenu contre eux qu'elle se réduisoit nécessairement à l'opinion de conjecture, ou de vraisemblance, comme c'est du Salut, que le Concile de Trente a prononcé que nul ne pouvoit en avoir une confiance de certitude, hors le cas d'une expresse révélation.

Il ne reste donc plus qu'à sçavoir si un

(a) Première Lettre p. 3.

(b) Mes Amis qui pourroit s'empêcher de rire? voyez la première Lettre, page 17. elle vous fera rire en effet.

(c) Voyez la p. 14. de la même Lett. elle est aussi fautive qu'elle est obscure. C'est encore un morceau curieux; que l'usage qu'il fait d'un passage de Saint Thomas, pour ex-

jugement de conviction qui ne se réduit point à la vraisemblance, si grande qu'elle soit, peut être distingué d'un jugement de certitude. Or si cet Auteur entreprenoit de nous montrer une différence entre ces deux sortes de jugement, c'est ici que l'on pourroit avec plus de raison que lui, s'écrier: (b) *risum teneatis amici?* Nous croions que ce raisonnement tiré de ses propres aveus est une vraie démonstration de son Calvinisme, (c) dont il fait tous les frais.

On peut remarquer que ce système est précisément celui de l'Auteur de la Lettre sur l'Espérance, & que celui-ci, comme le premier, donne à la confiance du Salut, une certitude, qu'il refuse à la confiance d'avoir cette confiance: mais revenons à celui qui fait le sujet de notre Ecrit.

Cet Auteur montre une adresse infinie dans la manière dont il traite la matière de la Crainte; il n'a pu se dispenser d'en parler, il nous l'apprend lui-même (p. 171.) mais comment en parle-t-il? y est-il seulement fait mention de la fameuse proposition empruntée du Ministre Daillé, dit M. Petit-pied; sçavoir, que la Crainte en tant qu'elle nous est commandée, se réduit à l'horreur du malheur éternel; & que si elle se représente ce rapport, elle contredit directement la Confiance. Daillé.

ce; que sous le même rapport, il ne faut point la nourrir, ni la cultiver, mais travailler toujours à la détruire. [d] Nous avons prouvé que dans ces principes; il faut dire que sous ce rapport, elle est à la confiance ce que la cupidité est à la charité, parce que la Confiance étant ce vase précieux qu'on ne ne sçait trop élargir, tout ce qui par soi-même la rétrécit & lui donne des bornes, lui est opposé, comme le mal est opposé au bien, comme la défiance est opposée à la confiance: a-t-on seulement touché cette raison? a-t-on parlé des propositions que je viens de citer? Ne se rend-on pas au contraire complice de ce mensonge formel du Nouvelliste, que personne ne s'y est jamais intéressé, pas même l'Auteur du traité de la Confiance? N'appuie-t-on pas ce mensonge, dont nous l'avons convaincu, lorsqu'on dit fausement que dans la dispute qui s'est élevée,

pliquer le Concile de Trente à sa manière (deuxième Lettre, pp. 36. 37. 38.) Voyez encore la distinction qu'il fait de l'objet de l'Espérance à former, d'avec celui de l'Espérance servie, de l'objet à espérer, d'avec l'objet actuellement espéré. (deuxième Lett. p. 41.)

(d) Traité de la Confiance, C. 6.

personne ne conteste que cette Crainte fondée sur la foi, ne soit bonne & utile (p. 72.) on a donc évité par un ménagement scandaleux, de parler de ces propositions, du soulèvement qu'elles ont excité, & du Traité même qui les renferme : & l'on dit qu'on écrit pour terminer la Dispute, qui n'a été occasionnée que par ce Livre & ces Propositions. J'aurois autant voir un Traité sur la divinité du Verbe, composé dans les jours mêmes d'Arius, & pour éclaircir cette grande Dispute, où il ne seroit pas même parlé de ses propositions impies. La postérité pourra s'en croire que l'Écrit que nous attaquons ait été fait pour terminer une dispute, dont le Traité de la Confiance étoit tout le sujet, au moins qu'on ne lui apprenne dans quel souterrain on a tramé cette affaire.

XXVI. L'Auteur des *Nouveaux Eclaircissements* a prétendu que la Crainte ne doit envisager son objet que comme possible, & que la Confiance doit regarder le sien comme debilité sans apparence, & l'Auteur de l'*Etat de la Dispute* y a soutenu qu'il y avoit nécessairement des apparences de part & d'autre : que fait notre Auteur ? il semble ignorer ce point de dispute, & il affecte de ne nous parler que de possibilité. Voilà donc la question décidée sans qu'il parvienne à toucher : cette possibilité ne renferme donc aucune apparence ; c'est donc une possibilité métaphysique ; car qu'est-ce que la possibilité métaphysique, si ce n'est une possibilité sans apparence ? voilà ce que nous apprend ce judicieux Auteur ; voilà comme il termine ce point de Dispute, en se récriant néanmoins qu'il ne parle pas de possibilité métaphysique, (p. 175.) mais de possibilité réelle ; le comprendra qui pourra : au reste l'Auteur de l'*Etat de la Dispute* abandonne volontiers la guerre vive qu'il a faite à celui des *Nouveaux Eclaircissements* sur ce sujet ; on dissimule tout, on sacrifie tout, pour venir au but d'accabler l'ennemi commun.

XXVII. L'Auteur des *Nouveaux Eclaircissements* a soutenu que la Confiance n'est point opposée à la Crainte, & qu'elle ne la diminue pas, & celui de l'*Etat de la Dispute* a prétendu qu'elle la diminueoit ; l'Auteur de la Lettre se déclare ouvertement pour celui-ci ; car c'est de ce côté qu'on l'a mis en œuvre ; & qu'ajoute-t'il à cette vérité ? un paradoxe, savoir que la Confiance est opposée à la Crainte sans que la Crainte le soit à la Confiance : cependant si la Confiance est opposée à la Crainte, c'est parce que le jugement que porte la Confiance est opposé à celui que porte la Crainte ; c'est parce qu'il est naturellement connu que celui qui espère plus, craint moins. Or

si le jugement que porte la Confiance est opposé à celui que porte la Crainte, n'est-ce pas une suite nécessaire que celui que porte la Crainte, le soit aussi à celui que prononce la Confiance ? s'il est naturellement connu que celui qui espère plus, craint moins, n'est-il pas également évident que celui qui craint plus, espère moins ? l'opposition est donc réciproque ; n'importe : on se perd dans des subtilités, pour étouffer cette vérité naturellement connue, & l'on triomphe : la Crainte, dit on, (p. 186.) ne met point par elle-même de bornes à l'Espérance ; mais elle trouve que l'Espérance est bornée, & qu'elle est bornée, à proportion que la Crainte est plus grande. Belle & heureuse distinction ! & pourquoi ne dirai-je pas aussi que l'Espérance ne met point de bornes par elle-même à la Crainte, qu'elle ne la diminue pas, mais qu'elle trouve que la Crainte est bornée, qu'elle est diminuée ? On nous reproche que nous employons la métaphysique : Eh bien ! en est-ce là, & de la plus fine métaphysique ? ou plutôt de la subtilité la plus fautive & la plus risible ?

Autre métaphysique aussi sentée que celle-ci : on dit que l'Espérance doit envisager le Salut comme devant arriver absolument ; & la Crainte le malheur éternel seulement comme devant arriver conditionnellement : qu'elle s'en doit tenir à ce langage conditionnel, je serai damné si je ne me convertis pas ; si je ne persevere pas jusqu'à la fin, (p. 104. 2. Col.) c'est-à-dire qu'il suffit que nous regardions le malheur éternel comme un homme de bien pourroit regarder le Supplice de la rouie : je serai rouie, pourra-t-il dire, si je vole sur les grands chemins, la Loi le porte & elle regarde tout le monde ; d'ailleurs j'ai une extrême horreur de ce Supplice : voilà la crainte : on sçait que cette comparaison est familière à nos ENTHOUSIASTES, pour donner une idée de la Crainte chrétienne ; c'est là cette Crainte fondée sur la foi, qu'ils conviennent être bonne & utile ; & il n'y a aucun de leurs Dogmes que l'on ne trouve dans cet Écrit, du moins on y en trouve le germe : aussi est-ce une espèce de Bulle qu'ils ont composée pour leurs intérêts & qu'ils ont autorisée de grands noms : mais dira-t-on que cet homme de bien craigne en effet le Supplice de la rouie, au moins qu'il ne se dise à lui-même : non seulement il est vrai que la loi me menace de ce Supplice si je commets ce crime, mais de plus je sens en moi des dispositions qui pourroient m'y conduire, des mouvemens qui m'y portent, des attraites au dedans & au dehors, qui me sollicitent à le commettre : c'est alors qu'il commence à devoir craindre, mais aussi fort-il

il alors du conditionnel : il est vrai que la menace, qui n'est que conditionnelle occasionne la crainte ; mais il y doit joindre pour la produire, la vue absolue de la possibilité, avec quelque apparence, qu'il se trouve dans le cas de la menace, & dans cette supposition la conséquence qu'il tire & qui fait la crainte, ne scauroit être simplement conditionnelle, mais elle doit être absolue, non dans le genre de certitude, mais dans celui de la possibilité, ou de l'apparence : on sent qu'il faut raisonner de même de l'Espérance, & qu'elle est fondée sur la promesse conditionnelle, si vis ad vitam ingredi, serva mandata : (Matt. C. 19. v. 17.) comme la Crainte l'est sur la menace aussi conditionnelle, Nisi poenitentiam egeritis, omnes simul peribitis : (S. Luc C. 13. v. 3.) & par conséquent que le langage de la première ne doit pas être plus absolu que celui de la seconde. Que devient donc cette chimérique distinction ? Voilà comme nos Maîtres en Métaphysique & en raisonnemens profonds, qui en ont donné de si grandes preuves, viennent se briser contre la chose du monde la plus simple.

XXIX. Mais quoi ! acquiescer volontairement à juger d'une manière absolue qu'on sera damné & qu'on est réprouvé ; s'approprier la damnation par la crainte, comme on s'approprie le Salut par la Confiance : se regarder comme damné en crainte, de même qu'on se regarde comme sauvé en Espérance : y a-t'il rien de si effroyable ? peut-on le prononcer sans frémir ? il faudra donc ajouter à ces paroles du Symbole ; j'attens la vie du siècle à venir, celles-ci ; j'attens la mort du siècle à venir ; & même on pourra souvent dire : j'attens avec plus de vraisemblance la mort éternelle, que je n'attens la vie éternelle : combien sur ces vraisemblances plus grandes se croiront fondés à pousser des cris lamentables d'un cœur désolé, en disant : que les pleurs éternels seront leur sort, & qu'ils sont damnés en crainte ? car la religion leur apprend qu'ils n'ont pas ACTUELLEMENT un motif suffisant pour espérer beaucoup, & en leur présentant une ressource, elle leur prescrit en même tems d'en espérer peu le Salut dans les circonstances où ils se trouvent. Mais quelle affreuse idée, dites vous pathétiquement, ne seroit-ce pas là concevoir de l'Espérance & de la Crainte ? & quel ravage une pareille Doctrine ne peut-elle pas causer dans les âmes & rejeter, continuez-vous, ces étranges pensées : que ces noires vapeurs demeurent renfermées dans l'abîme, & qu'elles ne paroissent jamais dans la cité de Dieu, qui vit d'espérance ?

(a)

Mais plutôt que la malice qui vous a porté à peindre la vérité même avec de si noires couleurs & à supprimer ce que nous avons dit pour prévenir ces tours odieux que vous lui donnez, que cette malice demeure renfermée dans l'abîme & qu'elle puisse après que nous l'aurons confondue, disparaître pour toujours, & ne se montrer jamais dans la cité de Dieu, qui vit de la charité & de la vérité, qui se soutient même par la Crainte salutaire des jugemens de Dieu, comme il est vrai qu'elle vit de l'Espérance.

Peut-on imaginer une plus grande infidélité, que celle de dissimuler une remarque importante que nous avons faite exprès pour prévenir ces conséquences affreuses que vous tirez du système prétendu nouveau ? qu'il est glorieux à ce système, qu'on ait besoin de recourir à de telles armes pour le combattre ? & qu'on juge si ces indignes moines sont bien assortis à défendre la Confiance des Prophètes, la Confiance des Saints, la Confiance dont Dieu est digne par ses divins attributs.

La remarque, dont nous parlons, est que la vraisemblance de notre damnation, que la Crainte nous fait envisager, n'est point une vraisemblance FIXE ET ARRÊTÉE, de manière que nous n'ayons qu'à en attendre l'événement, telle qu'est la vraisemblance qu'envisage celui qui a un nombre de billets à une Loterie formée & qu'on va tirer ; mais une vraisemblance MUEBLE, comme la situation même qui l'occasionne, & que nous devons toujours tendre à changer en une meilleure, comme nous devons toujours tendre à changer en mieux la situation où nous sommes. (b)

Cela supposé, tous ces phantômes sortis de l'abîme, que vous venez de nous présenter, vont disparaître. Qu'est-ce qu'acquiescer volontairement par la Crainte, à juger d'une manière absolue qu'on sera damné & qu'on est réprouvé ? de soi, ces termes portent l'idée effroyable d'un jugement fixe & arrêté, qu'il est vraisemblable en un certain degré, que nous serons damnés, & que nous sommes réprouvés ; que nous sommes bornés là ; que nous n'avons plus qu'à attendre l'événement : or nous avons écarté cette affreuse pensée ; nous avons déclaré que si nous envisagions en cette manière la vraisemblance même de notre Salut, notre Espérance elle-même seroit une sorte de désespoir en ce que par une telle disposition nous renoncions à une meilleure Espérance, & nous nous fixions au

degré où nous sommes ; au lieu que quelqu'avantageuse que soit notre situation à cet égard, il ne faut jamais s'y borner, & qu'il faut toujours tendre à rendre notre vocation & notre élection plus certaine, c'est à dire plus vraisemblable. Saragite &c. Ibid.

Nous sommes donc bien éloignés de vouloir que par la Crainte, on envisage ainsi la damnation ; nous sommes bien éloignés de vouloir que le jugement de la Crainte soit absolu, en ce sens que l'Auteur présente adroitement dans la phrase que nous examinons ; mais si nous voulons qu'il soit absolu, c'est dans le sens qu'il n'est pas conditionnel, dans le sens qu'il ne nous montre pas son objet comme futur conditionnellement, mais comme futur avec possibilité ou apparence ; possibilité ou apparence néanmoins qui étant relative à un état que nous pouvons & devons changer en un meilleur, est elle-même misérable : de sorte que cette façon d'envisager le malheur éternel par la Crainte, nous avertit de travailler à assurer notre Salut plus qu'il ne l'est ; de nous regarder comme étant toujours en arrière dans la voie qui y conduit, & de nous efforcer toujours d'y avancer : *ad priora extendens me ipsum* : c'est dans ce sens que nous nous approprions, si vous le voulez, plus ou moins la damnation, c'est à dire que nous la regardons comme pendante sur nos têtes plus ou moins, selon que nous sommes plus ou moins éloignés de la voie du Salut : c'est ainsi que nous sommes damnés en Crainte (puisque vous le voulez encore) plus ou moins, c'est-à-dire que nous craignons plus ou moins d'être damnés ; car voilà tout le mystère de ces paroles, si l'on s'en veut servir, de même que s'il est vrai que nous sommes sauvés en espérance, cela ne veut pas dire que nous le soions réellement, mais que nous espérons de l'être.

Cependant ne pourroit-on pas dire qu'on attend la mort éternelle, comme on dit qu'on attend la vie du siècle à venir, à raison des vraisemblances qu'il y a de part & d'autre ; & les premières paroles ne pourroient-elles pas avoir leur place dans le Symbole comme les secondes ?

Eh bien faites donc aussi la même objection à Saint Thomas, qui donne le caractère de la futurition à l'objet de la Crainte également & dans le même sens qu'il le donne à celui de l'Espérance : faites le aux deux Théologiens Vasqués & Duval, cités par l'Auteur même du *Traité de la Conscience*, (a) en preuve que la Crainte regarde son objet

comme devant arriver : *timor autem esse debet de malo futuro quod creditur esse futurum*, dit le premier : *timor est enim fugam mali* *QUOD EVENTURUM JUDICAMUS*, dit le second, & l'un & l'autre Théologien expliquant Saint Thomas. Faites la même Difficulté, à l'Auteur de l'*Etat de la Dispute*, & à celui qui est le véritable Auteur du *Traité de la Conscience*, qui tous les deux soutiennent contre Monsieur Petitpied que la Crainte doit regarder son objet comme devant arriver, de même que l'Espérance. Saint Thomas, les deux Théologiens, Vasqués & Duval, les deux Auteurs du *Traité de la Conscience*, & celui de l'*Etat de la Dispute* veulent donc que nous attendions la mort éternelle comme nous attendons la vie du siècle à venir, & les premières paroles selon eux, pourront avoir leur place dans le Symbole, comme les secondes. Misérable cause qui ne peut être défendue que par des tours artificieux, convaincus de faux par le Saint Docteur, par ceux qui l'ont commenté, & par les Auteurs mêmes dont on prend la défense, qui eux mêmes ont le front de condamner en nous, comme quelque chose d'horrible, une vérité qu'ils ont défendue dans une vive Dispute qu'ils ont eue à ce sujet contre celui même, (Monsieur Petitpied) qui aujourd'hui leur est uni contre nous.

Mais pour répondre directement à la difficulté, ne voyez-vous pas qu'on n'attend à parler proprement, qu'un bien qu'on désire, & que dans le langage ordinaire, on ne dit point qu'on attende un mal dont on a horreur, même lorsqu'il est certain qu'il doit nous arriver : à plus forte raison lorsque ce mal est incertain, & qu'on a quelque espérance de l'éviter : à plus forte raison encore lorsqu'on a des moïens qu'on peut prendre à cet effet : à bien plus forte raison lorsqu'on est dans la résolution de les prendre : or telle est au moins la disposition de celui à qui il est permis de reciter le Symbole : ce seroit donc lui inspirer le désespoir & l'impénitence, que de lui mettre dans la bouche ces paroles, *J'attens la mort éternelle*, parce que ce seroit la lui faire désirer, ou la lui faire regarder comme vraisemblable à un degré fixe qu'il ne pourroit détruire par les moïens que la Religion nous fournit, ce qui n'empêche pas néanmoins que le terme d'attente & celui d'appropriation ne puissent s'appliquer à la Crainte comme à l'Espérance, mais dans un sens moins propre, & pour exprimer seulement la nature du jugement qu'elles portent l'une & l'autre sur

leur objet, qui est de le regarder comme futur, disent Vasqués & Duval, (avec possibilité ou apparence) car voilà tout ce que signifient les termes d'attente & d'appropriation, lorsque nous les attribuons à la Crainte ; & comme il ne conviendrait pas de faire passer dans le Symbole l'expression de ces deux Théologiens, quoi qu'elle soit Théologiquement exacte, il en est de même des termes d'attente & d'appropriation qui y répondent, parce que le langage populaire qui est celui du Symbole joint à ces termes l'idée du désir où d'une vraisemblance fixe & arrêtée, que le langage Théologique en écarte : telles sont les observations qu'auroit dû faire un Maître en Israël, qui se pique de démentir si bien les notions, & qui n'auroit pas cherché à faire, à quelque prix que ce fût, un criminel d'un adversaire de ses amis précieux : mais non, il a mieux aimé imiter l'artifice des ennemis déclarés de Saint Augustin, qui par des expressions véritables au fond, mais trop dures à l'infirmité humaine, vouloient noircir sa Doctrine & en inspirer de l'horreur. Qu'il nous est glorieux de ne pouvoir être attaqués qu'avec des armes semblables à celles qu'on opposoit au grand Docteur de la grâce, & de n'avoir besoin pour les rendre inutiles, disons plus, pour en percer celui qui nous les oppose, que de dire avec ce Saint Docteur. *Hoc verissimum est ; ita sane ; sed improbius, incongruentissimum, non falso eloquio, sed non salubriter valetudini humane infirmitatis apposito.* (a) De dono perf. n. 61.

XXX.

Il renouvelle la calomnie du Nouveliste.

Vous nous opposez encore qu'il y a tel pécheur qui n'a pas ACTUELLEMENT de motif suffisant pour espérer beaucoup ; que la religion lui présente bien une ressource dans la miséricorde de Dieu, mais qu'elle lui dit en même tems d'en espérer peu son Salut dans les circonstances où il se trouve.

Mais cette Religion ne lui dit-elle pas de se placer dans de meilleures circonstances & d'espérer à proportion ? lui dit-elle d'ailleurs, de mettre un intervalle entre ces deux démarches, dans lequel intervalle il espérera peu ? qui oseroit lui faire tenir ce langage ? tout ce qu'elle lui dit, c'est de faire servir la première démarche à autoriser la seconde ; mais elle demande qu'il fasse l'une & l'autre ACTUELLEMENT & dans le même instant, & qu'il ne s'avise ni de différer à les faire, ni de les séparer : sur tout

(a) Il n'y a rien là que de vrai ; sans doute. Mais cela ne laisse pas d'être très dur, très choquant, très hors de propos, parce que tout vrai qu'il est, il n'est

elle demande qu'il ne fasse pas de l'Espérance la première démarche, comme le veulent nos ENTHOUSIASTES, qui sera, disent-ils, BIENTOST suivie de la seconde : ne dites point ; La miséricorde de Dieu est grande, il me pardonnera la multitude de mes péchés, dit le Saint Esprit ; quoi donc ces paroles qu'il nous défend de prononcer, ne sont-elles pas des paroles d'or, des paroles divines ? oui, mais le Saint Esprit, veut dire qu'il ne faut pas commencer par prononcer ces paroles, & par se flatter sur le prétexte de la miséricorde de Dieu du pardon de ses péchés, que faut-il donc faire, il faut commencer, est-il dit tout de suite, par se convertir au Seigneur, Ne tardes converti ad Dominum, pour acquérir le droit de prononcer en même tems ces paroles si consolantes.

Voilà ce que la Religion, selon nos principes, apprend au pécheur ; & vous prétendez qu'elle lui dit de ne pas espérer beaucoup son Salut ACTUELLEMENT, & dans les circonstances où il se trouve, qu'elle ne lui présente pas de motif suffisant pour espérer beaucoup ACTUELLEMENT. La calomnie n'est-elle pas évidente ? & bien plus évidente, si l'on considère que nous avons fait ces réflexions mille & mille fois dans nos Ecrits, sur tout dans les réponses que nous avons faites au Nouveliste, & que vous le distimulez ? n'est-il pas criant que nous ayons eu une dispute vive avec ce hardi calomniateur ; que la fausse attribution qu'il nous a faite de ce terme, actuellement, en ait fait partie ; que nous l'ayons confondu, & que vous y reveniez après lui ; que vous disiez malignement, que vous vouliez bien ne nous le pas attribuer, puisque nous ne le voulons pas (p. 71. deuxième col.) comme si vous le pouviez avec justice, & que par condescendance, vous voulussiez bien vous en abstenir ; enfin que vous persistiez à en charger le système, sans rappeler en même tems ce que nous avons dit pour l'en décharger. Quelle conduite ! & l'Auteur lui-même n'en rougit-il pas ?

Je sçai qu'il peut arriver & qu'il arrive souvent, que des âmes justes ignorans ce que Dieu a mis de bien en elles, & se persuadans fausement qu'elles sont peu avancées dans la piété, conçoivent aussi peu de Conscience de leur Salut, & se laissent abattre par une Crainte excessive. Or dites vous, qui peut penser que des âmes justes & très

XXXI.

Des âmes très justes peuvent avoir peu d'opinion de leur Salut.

pas tourné de sorte que l'infirmité humaine en puisse profiter. (S. Augustin du don de la persévérance chap. 22. page 171.)

parce que ce agréable à Dieu aient en même tems peu n'est pas par de Confiance de leur Salut ?

cette opi- Nous répondons & nous avons plusieurs nion que l'e- fois répondu à cette Difficulté en remar- spérance quant qu'il n'y a pas un grand inconvient, nous rend où vous en trouvez un très grand ; que la agréable à Confiance prise pour l'opinion plus ou moins Dieu. grande que nous avons de notre Salut futur, ne nous rend point par elle-même agréables à Dieu ; que ce n'est point par ce côté qu'elle est une vertu ; que cette opinion ne contribue directement de rien , à mettre en nous la justice, comme l'a dit avant nous feu M. l'Abbé de Guibaud ; qu'elle est seulement un moien de Salut par la consolation qu'elle nous donne & par le courage qu'elle peut nous fournir pour marcher dans la carrière, mais dont nous pouvons abuser par le relâchement & la sécurité qu'elle peut occasionner ; que la crainte qui lui est opposée, est aussi elle-même un moien de Salut, qui nous porte à l'humilité , à la vigilance & à faire une extrême attention sur toutes nos démarches ; que Dieu peut nous conduire au Salut par cette voie, comme par la première, en nous laissant ignorer le droit que nous avons d'avoir une plus grande Confiance, qui est plus précieux que cette confiance même, parce qu'il est fondé sur la charité qui justifie par elle-même ; que l'expérience nous fait voir que Dieu conduit en effet plusieurs Ames par cette voie dure & pénible , au moins pendant des tems considérables, sans que cela les écarte du terme. (a)

XXXII.

Il est vrai qu'on nous veut faire accroire, qu'il ne manque à ces Ames peignées, que la sensibilité de la Confiance, & non pas la supposer réalité, & qu'elles ont une très grande confiance de leur Salut, quoiqu'elles l'ignorent. Mais c'est à quoi nous avons répondu du Salut, qu'il est ridicule de penser qu'on puisse former par l'esprit un jugement, sur tout un jugement si intéressant & qui doit nous consoler, sans qu'on le sache, & sans qu'on en soit en effet consolé. Ce sont là des paradoxes inventés pour attaquer la cause que nous défendons, mais dont l'invention lui fait honneur. C'est pourtant de ces paradoxes que notre Auteur nous prie, en supprimant, à son ordinaire, ce que nous leur opposons & le ridicule que nous montrons qu'ils portent avec eux ; & néanmoins il triomphe. (Diff. 16.)

XXXIII.

Nous ne sçaurions ici répondre en détail à chacune des allégations que l'Auteur nous oppose, ni discuter l'une après l'autre, chacune de celles qu'il s'efforce de nous enlever : que la Do-

remarquer qu'il est bien étonnant qu'aujourd'hui l'on veuille nous persuader que la Doctrine que nous attaquons, est clairement renfermée dans l'Ecriture, dans les Peres, voilée dans & qu'avant la Dispute, on ait reconnu bon-nement qu'elle y étoit convertie d'un voile & dans les épais, qu'elle n'y étoit point développée, ni Peres, & réduite à des principes fixes qu'on puisse aisément saisir ; & que pour l'y reconnoître il on l'y voit nous avoir fallu le secours de CERTAINES PERSONNES de nos jours à qui renfermée, Dieu a donné DES LUMIERES PARTICULIERES sans quoi l'esprit de piété se seroit comme perdu parmi nous (Voyez le Traité de la Confiance, chap. II. sur tout la première édition, & l'Avertissement qui est à la tête de l'explication de l'Epître aux Romains par Monsieur Paris.)

Sans doute que celui qui a reçu ces lumières particulières dans les circonstances que nous sçavons, en a fait part à l'Auteur de cette Lettre, & que c'est ce qui lui a fait appercevoir ce que nous ne voions pas : mais quand on a des lumières particulières, il ne faut pas insulter à ceux qui n'ont que les lumières qui sont communes dans l'Eglise : il faut même leur pardonner s'ils se défient des lumières particulières, il ne faut pas leur opposer des textes, où l'on sçait qu'ils ne peuvent voir ce qu'on a le privilège d'y découvrir : il faut communiquer ces lumières dans le secret à ceux qui ne sont point en défiance, jusqu'à ce qu'elles s'étendent, & jusqu'à ce tems, se tenir sur la réserve, & garder la modestie qui convient dans ces circonstances : mais des ENTHOUSIASTES, des illuminés ne connoissent point ces regles.

Quoiqu'il ne convienne pas d'examiner ici dans le détail les autorités que l'Auteur produit contre nous ; il sera bon néanmoins de donner quelque exemple de l'abus qu'il en fait.

il nous oppose sans cesse les textes de l'E. XXXIV.

critures où il est dit, Mon Dieu est mon Dieu, L'Auteur mon refuge, mon libérateur, j'espérerai en lui fait entendre que je ne serai point confondu, & il s'efforce de faire entendre que nous apprenons aux Fidéles à ne pas regarder Dieu comme leur Dieu, comme leur refuge, leur libérateur, celui en qui ils ne sçauoient espérer en vain, comme si ce n'étoit pas le regarder sous ces aimables titres, & mettre en lui toute son espérance, de le regarder comme un être si bon qu'il ne rejette aucun de ceux qui s'adressent à lui dans la sincérité de leur cœur, & d'être convaincu qu'il ne se rendra point sourd à la voix de nos prières.

Il nous oppose sans cesse les textes de l'E. XXXIV. critures où il est dit, Mon Dieu est mon Dieu, L'Auteur mon refuge, mon libérateur, j'espérerai en lui fait entendre que je ne serai point confondu, & il s'efforce de faire entendre que nous apprenons aux Fidéles à ne pas regarder Dieu comme leur Dieu, comme leur refuge, leur libérateur, celui en qui ils ne sçauoient espérer en vain, comme si ce n'étoit pas le regarder sous ces aimables titres, & mettre en lui toute son espérance, de le regarder comme un être si bon qu'il ne rejette aucun de ceux qui s'adressent à lui dans la sincérité de leur cœur, & d'être convaincu qu'il ne se rendra point sourd à la voix de nos prières.

29 res : cependant avec cette foi, on nous met au dessous des IDOLASTRES, (p. 33. 2. col.) qui mettent leur confiance dans leurs Idoles, & on nous amène au pied de la Croix du divin Sauveur, (p. 33. & 34.) pour y écouter notre condamnation : quel excès d'aveuglement & de prévention !

XXXV.

On abuse de la comparaison que l'on fait de la com- Il abuse de Dieu avec un bon Pere, dont la bonté, paraison de „ dir'on, est une raison suffisante pour qu'un „ fils qui se trouve dans un besoin extrême, „ espère de lui avec confiance, il n'est point „ nécessaire, continue-t-on, qu'un fils bien „ né attende à avoir cette confiance, qu'il ait „ tâché de découvrir par des faits & des „ conjectures, si son Pere est en effet dans „ la résolution de l'assister : la bonté paternelle de ce Pere tendre a dû toute seule „ lui en donner une persuasion de confiance : „ un Pere qui verroit que cela ne lui auroit „ pas suffi, en seroit blessé : est-ce donc, dit- „ roit il, qu'il ne me connoit pas ? falloit-il „ remettre à avoir confiance jusqu'à ce qu'il „ eût fait ces informations ? „ (page 22. la même comparaison répétée dans plusieurs endroits de la Lettre.)

Qui ne seroit entraîné par un discours si éloquent, si pathétique ? qui ne seroit touché de la justesse & de la lumière d'une comparaison si noble ? cependant, il est certain qu'afin que Dieu soit mon pere dans le sens propre dont il s'agit, ou que je puisse me n'en flatter, il faut que je sois son fils dans le sens qui y répond, ou que j'aie lieu de le croire, & pour cela il faut que je mene une vie digne d'un enfant de Dieu & d'un membre de Jesus Christ, autrement je ne sçauois me flatter d'avoir intérieurement Dieu pour pere & Jesus Christ pour chef ; & dans cette supposition j'aurai peu de droit de m'approprier ce beau nom, & l'Espérance qui y répond. Déjà cette réflexion qui est si simple, nous fait voir que le discours que nous venons de rapporter, si lumineux en apparence, n'est qu'une illusion.

Mais de plus si vous voulés comparer ce que chacun doit espérer de Dieu, parce qu'il est le Pere commun, avec ce que tous les enfans d'un même Pere doivent espérer de sa bonté, il faut que vous nous parliez d'un Pere qui, comme Dieu, soit tellement bon, que néanmoins il ait résolu pour des raisons de justice, mais qui sont immuables, d'exclure de l'héritage la multitude de ses enfans, pour le donner seulement à quelques uns en très petit nombre : or dans cette supposition, je demande s'il suffit à chacun de ces enfans de voir dans le Pere commun cette bonté qui les embrasse tous également, pour se

rassurer & pour présumer qu'il est du petit nombre choisi par préférence à tous les autres ; & supposé qu'il y ait des signes propres à faire appercevoir qui sont ceux qui sont spécialement aimés ; je demande si ce Pere tout bon qu'il est se trouvera blessé de voir que quelqu'un de ses Enfans étudie ces signes & ces caractères, & qu'il fasse des informations pour connoître par ce moyen si l'héritage le regarde, sur tout si l'on ajoûte que ces signes ne le sont, que par ce qu'ils sont des moyens de plaire à ce bon Pere, qui y a attaché la promesse de l'héritage, qui d'ailleurs les met lui même ces signes & ces heureux caractères en ceux de ses Enfans, qu'il lui plaît, pour récompenser ensuite par la possession de l'héritage, les dons mêmes qu'il leur a fait.

Voilà comment il falloit présenter la comparaison, si l'on n'avoit pas dessein d'abuser le Lecteur par un discours aussi artificieux, qu'il est contraire aux idées que la foi nous donne des attributs de Dieu, & de sa conduite impénétrable à l'égard des Enfans des hommes, & l'Auteur peut excuser d'autant moins l'indigne usage qu'il fait ici d'une fausse éloquence, qu'il n'ignore pas que M. Peritpid a réfuté la même comparaison & le même usage qu'en font les ENTHOUSIASTES, (première Lettre p. 16.) & qu'il ne laisse pas de la produire avec la même emphase & les mêmes insultes contre le système qu'il attaque, que si elle étoit sans réplique & tirée, comme il dit, des notions les plus indubitables ; mais que dirons nous en même tems du Docteur qui détruit dans ses Lettres, & qui rétablit par l'approbation de cet Ecrit la même comparaison ; le tout sans prétendre, sans doute, se contredire, & sans nous avertir qu'il ait fait de nouvelles réflexions & acquis de plus grandes lumières ? passons de l'Ecriture au Concile de Trente.

Est il supportable qu'on ne se serve contre nous de ce Concile, qu'en lui attribuant une erreur grossière, qui est de dire que toutes les dispositions du Pécheur à la justification, qui precedent le moment où il est dit qu'il se tourne vers la miséricorde de Dieu, ne sont que des erreurs grossières & qu'en lui attribuant une erreur grossière & qu'en lui attribuant une supposition gratuite. On ne se sert du concile de Trente que pour dire que les dispositions du Pécheur à la justification, qui precedent le moment où il est dit qu'il se tourne vers la miséricorde de Dieu, ne sont que des erreurs grossières & qu'en lui attribuant une erreur grossière & qu'en lui attribuant une supposition gratuite. On ne se sert du concile de Trente que pour dire que les dispositions du Pécheur à la justification, qui precedent le moment où il est dit qu'il se tourne vers la miséricorde de Dieu, ne sont que des erreurs grossières & qu'en lui attribuant une erreur grossière & qu'en lui attribuant une supposition gratuite.

(a) Voyez la suite des Nouvelles Difficultés, page 18. 19.

Quelle hardiesse encore de supposer gratuitement que le Concile entend que ce pécheur se tourne vers la miséricorde de Dieu abstraite & séparée de tous les effets qu'il en éprouve ; & de faire porter toute la force de la preuve qu'il tire du Concile sur cette supposition ridicule, comme sur l'erreur grossière que nous venons de dire. (Ibid.)

XXXVII. Quelle indignité de nous opposer (p. 32.

On nous 2. Col.) ces paroles de Monsieur Nicole : *Il faut avoir la confiance qu'on obtiendra, par paroles de ce que Dieu est une source inépuisable de bonté, M. Nicole, & qu'il a promis son secours à ceux qui le lui demandent, de nous les opposer, dis je, à nous qui avons déclaré (Nouv. Diffic. p. 128. 129. &c.) que nous regardions la miséricorde de Dieu envisagée comme prête à se répandre sur tous ceux qui ont recours à elle, comme le motif nécessaire & très suffisant, comme le motif total & complet de la plus grande confiance, pourvu seulement qu'on ne divise point ce que cette manière d'envisager la miséricorde nous présente : c'est à dire pourvu que nous proportionnions notre Confiance au sentiment que nous avons du degré de charité qui nous y fait recourir, n'est ce pas là ce que renferme le passage qu'on nous oppose ?*

XXXVIII. N'est ce pas se jouer du Public de rap-

On nous porte (page 34.) un long texte de St. Augustin, où ce Saint appuie beaucoup sur la passage de puissance & la bonté de Dieu, sur la mort de St. Augustin Jésus Christ pour des impies &c. mais où il nous apprend lui-même ce qu'il en veut conclure, savoir que la fragilité humaine ne doit point désespérer, qu'elle ne doit point dire, *Je ne serai point avec eux* (les Elus :) pourquoi nous opposer ce texte, comme si nous demandions pour exclure le désespoir, & même pour établir l'Espérance qui est suffisante pour agir avec courage, d'autre motif que celui de la puissance & de la bonté de Dieu, que celui de la mort de Jésus Christ pour des impies. (Voyez la Courte Exposition page 6.)

XXXIX.

Y a t'il de la bonne foi à nous objecter ces paroles de Saint Thomas, l'Espérance s'appuie principalement sur la puissance & sur la bonté de Dieu, & non sur la grace reçue, après que nous avons montré (a) que c'est s'appuier principalement sur la miséricor-

de de Dieu, que de la regarder comme la cause de notre Salut, & les grâces que nous en avons reçues, seulement comme des *sur la bonté* grâces qu'elle se répandra sur nous de la main de Dieu, & niere dont elle doit se répandre sur les Elus. on le dissimule.

La ferme persuasion que nous avons, (b) disent Messieurs de Vallembourg dont nous avons rapporté le texte, d'avoir la persévérance & d'obtenir la vie éternelle, doit être rapportée à la seule miséricorde de Dieu & à la médiation de Jésus Christ comme A SA CAUSE, de manière néanmoins que la Sainteté intérieure de l'homme tienne lieu d'un *SIGNE* qui en donne une grande assurance : n'avons nous pas dit encore, pour expliquer le même passage de Saint Thomas qu'on nous objecte, que c'est s'appuier principalement sur la miséricorde de Dieu, que de la regarder comme la cause principale de notre salut ; & nos mérites reçus comme une cause qui lui est subordonnée ; & de mettre sa confiance, comme le dit Bellarmin, en l'une & en l'autre cause, mais d'une manière différente : *PRÆCIPUAM in Deo, ALIQUAM tamen in meritis* ; par cette raison qu'il en apporte, que (c) nos mérites sont aussi bien que la miséricorde, une véritable cause de notre salut, & qu'on peut mettre sa confiance en toute cause véritable propre à nous faire obtenir la fin où nous tendons : que d'ailleurs ce n'est point s'appuyer sur soi-même, mais sur Dieu & sa grace, dont nos mérites sont les dons. (d) A quel dessein a-t-on supprimé ces explications ?

XL. Pourquoi feint on de croire que saint Thomas en définissant toujours l'objet de l'Espérance par ces termes, *possibile adipisci*, de que S. Thomas demande néanmoins quelque chose de plus que la possibilité, sous prétexte qu'il regarde cet objet comme futur, comme si le futur étoit opposé au possible, & comme s'il ne se diviserait pas en futur avec certitude, & futur avec possibilité ou vraisemblance ? Ne voit on pas que l'on pourroit conclure aussi que le même Saint demande pour l'objet de la Crainte quel que chose de plus que la possibilité, parce qu'il que pour la définir, il unit aussi le futur au possible ? Et d'ailleurs est ce lui supposer du bon sens, est ce en avoir soi même, de croire que par le possible il n'ait pas entendu le possible ?

XL I. Pourquoi nous oppose t'on que l'Espérance *nostra sunt vera Salutis causa, licet autem considerare in omni vera causa que ad finem consequendum cognoscatur idonea.* (Bell. l. 5. de jult. C. 7.)

(d) Neque hoc est considerare in propria virtute, sed in Deo & ejus gratia, cujus sunt munera omnia bona merita. (Ibid.)

réduisons réduite à la possibilité seroit la foi même ? l'Espérance puis qu'on réduit la Crainte à la seule possibilité de son objet, sans prétendre la confondre par le possible avec la foi.

XL II. On nous impute de parler d'une possibilité abstraite & toute pure, (p. 40) d'une possibilité pareille à celle qu'il y a qu'un Prince d'Orient qui ne me connoît pas, m'envoie des sommes immenses ; (p. 37.) lorsqu'on sçait que nous parlons avec M. Nicole, d'une possibilité qui a des exemples. (Voyez la Courte Exposition p. 6. & M. Nicole sur l'Evangile du Mercredi de la Semaine de la Passion.) Je dirai donc aussi que l'Auteur en parlant de la possibilité qu'il attribue à l'objet de la Crainte, entend parler d'une possibilité abstraite & toute pure, d'une possibilité pareille à celle qu'il y a qu'un Prince d'Orient qui ne me connoît pas, m'envoie assaillir par un de ses sujets. Pourquoi ne lui attribuerai-je pas de parler d'une telle possibilité, s'il croit pouvoir supposer que je parle d'une possibilité pareille ?

XLIII.

Raisonnement qui ne seroit pas digne d'un Écolier. Il prétend que si Saint Thomas qualifie l'objet de l'Espérance du nom de bien POSSIBLE A ACQUERIR, cette expression ne peut point rester, par certaine raison lumineuse ; qu'on ne peut douter que ce Saint ne renferme dans l'idée de l'Espérance ce qui peut nous procurer efficacement l'objet qu'on espère ; ce qui peut lui donner l'estre, & d'un état de SIMPLE POSSIBILITE' le faire passer UN JOUR à celui d'existence, (art. 13.) En vérité un tel raisonnement seroit il digne d'un écolier ? je demande qu'on me passe l'expression ; on ne peut y tenir.

XL IV. Quelle bonne foi ! d'insister, comme on le fait, sur ces termes de Saint Thomas, qui les emprunte du Maître des Sentences, *certa rance soit expectatio future beatitudinis*, une attente certaine de la béatitude future, dès que l'on est certain, & convient que cette attente ne sauroit jamais être une attente de certitude, hors le cas d'une expresse révélation ? Pourquoi après cet aveu, ne se pas contenter, pour expliquer ce passage, de dire avec nous, qu'elle est certaine à un égard, c'est à dire du côté de Dieu, qui ne se refuse point à nos recherches & à nos desirs ; mais que ne l'étant pas à tous les égards, comme on en convient, elle est donc parlant ABSOLUMENT incertaine ; & l'on sçait que c'est ainsi que le Concile de Trente l'a défini.

XL V. Que veut dire cette ridicule expression, *Ridicule* qu'elle est certaine en elle même, mais qu'elle ne l'est pas par rapport à nous ? Où a-t-on pris la notion d'une persuasion qui n'est point certaine par rapport à nous, c'est à dire qui ne nous persuade pas avec certitude ; mais qui l'est en elle même ? Est ce donc qu'elle se

31 persuade elle-même ? car toute persuasion doit persuader, & autant qu'elle est certaine, mettre la certitude en celui qu'elle persuade : si ce n'est pas en nous qu'elle la met, parce qu'elle n'est pas certaine par rapport à nous ; elle se persuadera donc elle même avec certitude, puisqu'elle est certaine en elle même.

XLVI.

C'est ainsi que l'Auteur vient au secours de M. Petit-pied, pour expliquer le terme de certitude en genre de Confiance, dont nous ne cessons depuis si longtemps de demander une idée claire à M. Petit-pied, qu'il ne nous a jamais fournie autrement, qu'en disant que c'étoit là tout ce qu'il sçavoit. Mais notre Auteur en sçait plus que lui ; c'est à cette main habile, (Lett. approb. du Prelat p. 1.) qu'il étoit réservé d'expliquer ce terme énigmatique. M. Petit-pied y applaudit donc, & il croit estre quitte avec ce secours de ce qu'il nous doit à cet égard. Mais qui ne voit que là dessus les deux Docteurs n'en sçavent pas plus l'un que l'autre, & qu'ils n'en sçavent gueres l'un & l'autre, puisqu'ils réduisent tout ce qu'ils sçavent à des idées si peu sensées ? Et néanmoins on se vante d'avoir demêlé avec soin les notions véritables, d'estre remonté à des principes supérieurs, & de nous avoir combattu avec succès par la doctrine du Concile de Trente, par les principes des Saints Docteurs, par les oracles de l'Ecriture, par les notions primitives qui sont gravées dans le cœur de l'homme. Bon Dieu ! par quel jugement permettez vous que ceux que vous semblez nous donner pour estre notre lumière, ne soient dans cette occasion que ténèbres, & que le sel même dans cette occasion semble avoir perdu toute sa vertu ?

XLVII.

Nous revendiquons toutes les allegations, dont nous nous sommes servis, & qu'il prétend nous enlever. Pour cela il nous suffira d'exposer la solution commune qu'il y donne. Ces passages expriment seulement, dit il, que notre avancement dans la piété par la Charité est le principe nécessaire de notre Confiance, mais non pas qu'il en soit nécessairement le motif, & qu'il prétend nous enlever, en disant seulement notre avancement dans la piété, mais la voie de cet avancement, qui est le principe nécessaire de notre Confiance ; car Saint Augustin nous dit que c'est par la manière dont nous marchons dans la voie du Salut, que nous devons apprendre que nous appartenons à la divine prédestination : il suppose donc que nous devons tirer cette persuasion d'appartenir à la divine prédestination, de la voie de notre avancement dans la piété ; & Saint Bernard regarde cet avancement com-

me un signe qui nous a été donné pour servir à nous tirer de l'anxiété que nous causeroit le doute où nous sommes nécessairement sur notre sort éternel : il faut donc que cet avancement nous soit connu, pour en pouvoir faire cet usage. La vûe de notre avancement dans la piété est donc, de l'aveu de notre Auteur, le principe nécessaire de la persuasion que nous avons d'appartenir au décret de la divine prédestination, & c'est-là le sens des passages que nous avons allégués.

Or qu'une vûe, qu'une connoissance soit nécessaire pour nous donner une certaine persuasion & qu'elle n'en soit pas le motif nécessaire, quelle étrange prétention ? disputons nous donc sur les mots ? & bâtissons nous sur une telle dispute, un procès à feu & à sang contre notre frere ?

Voilà où il en faut venir quand on a entrepris de détruire l'évidence même : (a) *cha-cun doit trouver son Espérance dans la bonté de sa conscience, autant qu'il s'apperoit qu'il avance dans l'amour & dans la connoissance de Dieu & du prochain* : (b) *il n'y a point d'Espérance qui ne doive sortir de cette vûe* : (c) *c'est de la manière dont nous marchons dans la carrière de cette vie, que nous devons tirer la connoissance que nous appartenons à la divine prédestination* : (d) *Ce secret est impénétrable & le doute où nous sommes nécessairement sur notre sort éternel, nous troubleroit, nous désoleroit, si nous n'avions des signes ; & des caractères qui nous tiennent lieu* (e) *de la révélation de ce secret*, (f) *& qui approchent de nous, ce qui de soi en est si éloigné*. Tout cela veut dire que les grâces reçues sont le principe nécessaire de notre Confiance, & si vous y appercevrez qu'elles en sont le motif nécessaire, vous n'entendez pas les textes, vous renversez toutes les notions ; vous boubleversez la Religion, & vous innovez. Voilà ce qui fait tout le sujet des accusations de cet Auteur, de ses gémissemens, de ses insultes, du procès qu'il nous fait :

(a) *Spes sua cuique est inconscientia propria, quemadmodum se sentit ad dilectionem Dei & proximi, cognitionemque proficere.* (Aug. de Doctrinâ Christ. C. 10.)

(b) *Quæ spes est nisi de aliquâ conscientie bonitate ?* (Serm. 158. de Verb. ap.)

(c) *Ex ipso cursu vestro bene rectoque discite vos ad prædestinationem divinæ gratiæ pertinere.* (de dono persever. n. 59.)

(d) *Certitudinem utique non habemus, sed spei fiducia consolatur nos, ne dubitationis huius anxietate penitus cruciemur : PROPTER HOC data sunt signa quædam et*

quelle indigne entreprise !

Encore s'il paroïssoit que le système que nous proposons, si raisonnable & si bien appuyé qu'il soit, fut dangereux pour la conduite, & que celui de l'Auteur, quoique ruineux & sans fondement, au contraire nous mit à couvert de toute illusion, & de toute fausse démarche ; dans ce cas, on pourroit excuser tout le feu dont cet Auteur est animé contre nous, quoique néanmoins il ne convienne point de s'acharner ainsi contre son frere, lors qu'il ne fait que nous demander des lumières : mais il paroît au contraire, que de ce côté tout l'avantage est pour nous ; car, je vous prie, quel est le danger que l'on court en suivant le système que l'on appelle nouveau ? le voici, ce danger : c'est que nous serons extrêmement attentifs à veiller sur nos voies, à ne nous rien permettre qui soit opposé à la loi de Dieu, à chercher toutes les occasions de lui plaire & de nous sanctifier, afin d'acquiescer le droit de nous persuader à proportion, que nous parviendrions à le posséder. Or qui ne s'exposera volontiers à un tel danger ? au contraire les ENTHOUSIASTES commenceront par se persuader qu'ils sont du nombre de ceux qui doivent remplir celui des Elus ; ils ne mettront point de bornes à cette persuasion qu'ils appellent de Confiance, ce sera la première de toutes leurs démarches, d'où ils attendront comme une suite nécessaire leur sanctification par la charité & par les bonnes œuvres, que cette démarche doit leur attirer : ou bien par un correctif qu'ils ont mis après coup, ils conviendront avec l'Auteur de la Lettre, que la persuasion de Confiance ne sera qu'un tour d'imagination, si elle n'est accompagnée des bonnes œuvres & nourrie par une charité proportionnée à cette persuasion ; mais ils ne laisseront pas de se la donner cette persuasion, sans y mettre de bornes, sur la seule vûe de la grande miséricorde de Dieu, & de dire avec la plus grande assurance :

INDICIA MANIFESTA SALUTIS, ut indubitabile sit eum esse de numero electorum in quo ea signa permanserint. (Saint Bernard, Serm. 1. de Septuag.)

(e) *Præsens namque justificatio tui, & divini est consilii REVELATIO, & quædam ad futuram gloriam preparatio.* (Ep. 107. n. 7.)

(f) *Valde enim secreta nobis est illa Dei voluntas de qua scriptum est, (cujus vult misereatur, & quem vult indurat.* (Rom. 9.) *verumtamen ex DONIS ACCEPTIS quibus Deo propinquamus, jubemur & ea sperare que nos ei perfectè conjungunt.* (Eftius in C. 6. Ep. ad hebr. v. 19.)

Misericordia

XLVIII.

Notre système est aussi sûr & aussi raisonnable, que celui de l'Auteur est ridicule & dangereux.

Misericordia Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur. : La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes péchés. (Ecclesi. c. 5. v. 6.) Et après cela ils examineront si leur Confiance n'est pas un tour de leur imagination, en rentrant en eux mêmes, & en recourant au calcul de leurs vertus & de leurs défauts, &c. qu'ils trouvent ridicule de notre part. Que l'on compare méthode à méthode, & que l'on juge si la nôtre n'est pas aussi sûre & aussi raisonnable, que la leur est folle & dangereuse.

Cependant voilà quel est le fondement du procès que nous intente l'Auteur de la Lettre, & de la ligue qui s'est faite contre nous entre toutes nos parties, à la tête desquels on a mis un saint Prelat, qui nous doit aujourd'hui une justice, que nous ne cesserons de lui demander. Quels hommes, que ceux qui respectent si peu ce que nous avons de plus précieux, & qui renversent toute la terre, pour sauver un honneur, qu'ils s'aperçoivent bien estre engagé ? A qui ressembleront-ils ces hommes ? Tout le monde le voit, & je n'ose le dire.

Que n'aurions nous pas à dire encore ? que d'absurdités frappantes n'aurions nous pas à relever dans cet Ouvrage ? que de raisonnemens gauches ? que de notions fausses ? que d'infidélités ? que de preuves n'aurions nous pas à donner d'un artifice marqué, d'un entortillement affecté, d'un dessein pris de faire passer l'erreur à la faveur de la vérité, d'effacer les couleurs qui les discernent l'une de l'autre, & les limites qui les separent, & de faire entendre d'une part, que nous en voulons à la Vérité même, dans le tems où nous ne combattons que l'illusion ; & que d'une autre part, les Amis précieux défendent la doctrine des Apôtres & des Prophetes, dans des Ecrits où tout le monde voit qu'ils n'établissent que l'enthousiasme & l'instinct d'une Confiance arbitraire & illimitée ? Si nous voulions nous enfoncer dans cette matière vaste & féconde, nous donnerions un Ouvrage long ; & nous voulons l'éviter. Ainsi nous nous arrêtons pour le présent.

XLIX.

Conclusion.

Et nous demandons que l'on juge si le Philistin conserve encore quelque reste de vie, si sa fierté, son assurance, le poids & l'éclat de ses armes, si les insultes lui ont bien réussi ; si celui qu'il s'est promis de renverser, a eu besoin d'autres armes pour lui ôter la vie, que des siennes propres qu'il lui a arrachées ; je veux dire, pour parler sans figure, que l'on juge si la seule exposition claire & simple de notre doctrine ne nous a pas suffi, pour montrer que cet Ouvrage porte à faux :

si nous n'avons pas fait usage contre lui même de ses propres principes & de sa propre doctrine, en faisant voir qu'elle fait notre justification, & la condamnation de ceux dont il prend la défense. Qu'on juge, par exemple, si ce n'est pas à notre décharge, & à la charge de ses amis, qu'il admet la proportion nécessaire entre le degré de charité qui anime notre Confiance, & celui de la persuasion de notre salut qu'elle renferme ; s'il n'est pas de même du devoir qu'il reconnoît de vérifier sa confiance sur la mesure du désir du Royaume de Dieu, & de sa justice, qui est en nous, afin qu'elle ne soit pas un tour de notre imagination, ni une simple pensée qui flate ; s'il ne faut pas dire la même chose de l'aveu qu'il fait que la Charité doit être le principe de notre Confiance, que la vûe de notre avancement dans la piété par la Charité est absolument nécessaire pour nous donner droit de présumer qu'elle est une véritable Confiance, & par conséquent pour nous autoriser à la faire croître à proportion. Si ce n'est pas tout nous accorder, que d'avoir que la Confiance n'est point certaine par rapport à nous ; c'est à dire, que par rapport à nous elle n'est qu'une opinion de vraisemblance, & que cette vraisemblance est plus ou moins grande, à proportion qu'il est plus ou moins probable que ce n'est pas par un tour de notre imagination, que nous nous flattons ; mais par une pensée fondée, comme dit saint Pierre, sur la vûe des bonnes œuvres que la Charité nous fait produire. Qu'on juge si le principe dont il convient avec nous, que la miséricorde de Dieu n'est pas autrement le motif de notre confiance, que sa véracité est le motif de notre foy, ne nous donne pas droit de conclure, que comme je ne laisse pas de croire à cause de la véracité de Dieu, ce que je crois de foy divine, quoique j'aye besoin pour le croire raisonnablement, d'avoir des preuves que Dieu l'a révélé : de même je ne laisse pas d'espérer mon salut à cause & sur le motif fondamental de la miséricorde de Dieu ; quoique pour l'espérer à tel ou tel degré, j'aye besoin d'avoir des signes qui me fassent connoître probablement qu'il a pour moi cette miséricorde spéciale, qui sauve les Elus. Qu'on juge si tous ces principes, qui sont sa doctrine, ne renferment pas la nôtre ; & par conséquent si ce n'est pas avec ses propres armes que nous le terrassons. Enfin qu'on juge s'il n'est pas clair que ce grand homme, cet homme si redoutable n'a défendu les ENTHOUSIASTES, qu'en employant la hauteur, l'artifice, l'infidélité, les insultes, pour nous faire peur ; & que nous, avec le seul secours de la vérité, l'a-

vons renversé à la vûe & au milieu des Chefs de ce peuple, qui n'ont plus qu'à se retirer du combat, après la défaite de leur brave: *Videntes autem Philistin quod mortuus esset forissimus eorum, fugerunt.*

L. Je finis en m'adressant au Nouvelliste, cet *Apostrophe* Historien impartial, qui n'a pas tardé à rendre compte de cet Ouvrage au public (*Feuille du 30 Avril 1739.*) pour lui demander s'il

aura le même empressement de l'instruire sur cette Réplique; car voilà ce que demande l'impartialité qu'il s'attribue. Mais que deviendrait l'excellent Ouvrage, & quel échec ne souffrirait-il pas, si cet Historien lui-même mettoit sous les yeux des fideles les preuves que nous avons données, pour faire voir que l'Auteur de la Lettre a pris plaisir à embrouiller la question, à dissimuler que nous nous sommes expliqués sur le système même qu'il propose, d'une manière qui nous met hors de toute censure à son égard: à nous charger néanmoins, tout innocens que nous sommes, dans ses propres principes; & à s'unir contre nous avec ceux qui dans les mêmes principes sont les vrais coupables: à éviter d'exposer la question, & de la décider précisément sous les termes & dans les bornes que nous l'avons présentée, en la tirant du Traité même que nous avons attaqué: à affecter de ne pas même nommer ce Traité, que nous avons déclaré être tout notre objet, & l'unique sujet de cette dispute à notre égard: à s'efforcer de résoudre nos difficultés, & de soutenir son embrouillement favorable à l'erreur, par des erreurs grossières, des réponses que les mieux prévenus pour lui conviennent aujourd'hui de ne pouvoir comprendre, des conséquences affreuses & des attributions odieuses; ou que nous avons prévenues par des reflexions qu'il dissimule, ou qui retombent sur lui-même en vertu de ses propres principes, ou qui n'ont d'apparence que celle qu'il y fait donner par une éloquence artificieuse, par le ton devot, pathétique, gémissant, insultant, qu'il fait prendre & varier comme il lui plaît? Voilà de quoi nous avons fourni les preuves. Le fidele Historien osera-t'il en donner un précis? osera-t'il en exposer une seule avec quelque fidélité? Auroit-il cette noblesse, Gazetier vendu qu'il est, de s'exposer à blesser la délicatesse de ceux à qui il appartient? ou en ferait-il le maître? D'ailleurs ne se ferait-il pas son procès à lui-même, s'il rapportoit fidèlement ce que nous avons opposé à l'excellent Ouvrage; puisqu'il nous donne ce chef-d'œuvre comme la justification de toutes ses accusations contre nous, à laquelle il s'est toujours referé, comme la seule excuse dont il puisse couvrir le refus

qu'il a fait d'appuyer ses hardies censures par des *Discussions Théologiques*? (*Voyez la même Feuille.*) Il nous a accusés dès l'an 1734. & il se rapportoit pour la preuve à un Ouvrage, dont l'idée n'étoit pas même conçue, & qui a paru en 1739. Indigne personnage, que celui de noircir son frere à bon compte & d'assigner pour le fondement qu'on prétend en avoir, des Mémoires que quelqu'un pourra donner un jour, pour nous appuyer; & néanmoins dans l'intervalle qui est indéfini, toujours crier, & toujours persister à dire qu'on n'a point dessein d'entrer dans des discussions théologiques, pour soutenir ce qu'on avance! Mais plutôt quelle duplicité, de prétendre aujourd'hui justifier ses accusations par cet Ouvrage, & d'avoir néanmoins toujours fait gloire de dire hautement qu'on ne nous répondroit pas, jusqu'à ces derniers tems, où l'on s'est trouvé forcé de le faire, & d'annoncer l'excellent Ouvrage? Avions nous donc si grand tort de craindre que ces derniers bruits ne fussent des bruits vains & frivoles, destinés seulement à cacher la résolution fixe & persévérante de ne point répondre? Avions nous tort de dire que le long retardement qu'on y apportoit, ne pouvoit avoir pour cause que l'impuissance où l'on étoit de le faire? Qu'on en juge, nous le demandons, par la solidité de cette Réponse qu'on nous a faite enfin.

Mais quand il ne s'agiroit entre ce téméraire Accusateur & nous, que du MENSonge FORMEL dont nous l'avons convaincu, (*Voyez les Lettres que nous lui avons écrites,*) cet Ouvrage, quel qu'il soit, pourait-il l'en décharger? & sera-t'il donc vrai que personne ne s'est intéressé directement à une proposition erronée sur la Crainte, que nous montrons en propres termes dans le Traité de la Confiance, parce qu'il aura plu à l'Auteur de la Lettre de dire contre sa propre connoissance, que dans la dispute qui s'est élevée, personne ne conteste que cette Crainte fonde sur la foy, ne soit bonne & utile? Une telle assertion peut-elle détruire un fait précis? & prouver-elle autre chose, que la connivence de l'Auteur avec le MENTEUR, qu'il veut décharger.

Le téméraire Accusateur prétend il donc nous aveugler par le nom de ce Théologien? On peut voir, (dit il dans les Nouv. du 15. Juillet, quels Théologiens il prenoit (parlant de nous) nommément à partie; comme s'il y avoit quelque nom, quelque personnage au monde, qui pût n'être point pris à partie, s'il lui arrive de s'écarter. Ce sont précisément ceux qui prétendent avoir ce privilège de prendre les autres à partie, & de ne point y être pris eux mêmes, & qui font passer ces idées arrogantes dans les esprits des fide-

les; ce sont ceux-là à qui il ne faut rien pardonner, lorsqu'ils se trompent, parce que leurs erreurs tirent credit de celui qu'ils ont eux mêmes: & que deviendrons nous, si nous prétendions nous décider précisément par les noms, par les titres, par la multitude? Mais notre diseur de verbiage s'étaye comme il peut.

Je dis donc qu'il est bien probable que ce Calomniateur persévérant n'aura garde de rendre compte au public de cette Réplique que nous faisons à son Apologiste, & qu'il en fera comme il a fait des Nouveaux Eclaircissements de M. Petitpied, & de la Dissertation de M. Besogne, qui ne tiennent aucune place dans ses Mémoires, parce que les erreurs de ses Amis précieux, soit sur la Crainte, soit sur la Confiance, y sont dévoilées. Que s'il se pique d'honneur, & qu'il essaye de rendre quelque compte de cet Ecrit, nous aurons le plaisir de voir quelle en sera la fidélité; nous l'y attendons.

Et cependant comme il est clair que l'Auteur de la Lettre a laissé sans réponse les Difficultés que nous avons proposées, & qu'il nous en reste encore plusieurs à proposer, & en particulier, sur la distinction que M. Petit-Pied a faite entre l'amour qui est propre à l'espérance & l'amour de charité, nous donnerons incessamment la dernière partie, & nous laisserons le corps des premières & nouvelles difficultés consigné au public, afin qu'il en juge, soit par la force qu'elles ont en elles mêmes, soit par le préjugé que forment en eux le honteux silence qu'ont gardé jusqu'ici ceux à qui nous nous sommes adressés, (*M. d'Etemare & M. Petitpied,*) & la ridicule démarche qu'ils ont faite de s'unir d'abord entr'eux, malgré la différence de leurs sentimens, & ensuite avec l'Auteur de la Lettre, qui les combat l'un & l'autre; soit enfin par la foiblesse, par l'entortillement, par l'obscurité énigmatique de la Lettre, par laquelle on entreprend de venir à leur secours.

POSTSCRIPTUM. Enfin l'Auteur du Traité de la Confiance, & celui de l'Etat de la Dispute viennent d'ajouter le poids de leur approbation à l'autorité de l'excellent Ouvrage, & ils accèdent, comme nous l'avions prédit, à l'union du Triumvirat, c'est à dire, à celle des deux Docteurs & de M. d'Etemare, qui tient un rang supérieur à celui des Docteurs mêmes. Quelle autorité, quelle force cette jonction ne donne-t'elle pas à la ligue? Quel préjugé en faveur du nouvel Ecrit, & contre nous? pourrions nous bien nous en relever?

Voilà donc le Traité de la Confiance hautement justifié; car son Auteur nous déclare que sur le point particulier de la crainte, qui avoit alarmé quelques personnes respectables,

il n'a jamais eu d'autres principes que ceux qui sont exposés dans le nouvel Ouvrage, & que pour ce qui regarde les fondemens & les motifs essentiels de la Confiance, il n'a jamais pensé autrement que le Docteur celebre (M. Petitpied) au tribunal duquel on l'avoit en quelque sorte déferé, ni autrement que le grand Théologien à qui on est redevable du nouvel Ouvrage. Il avoit seulement qu'il y a quelque chose dans le Traité, qui a pu faire quelque peine, pour n'être pas assez développé, ou assez exactement exprimé; mais après tout le fond en est le même que ce qu'on lit dans le nouvel Ecrit. Le Traité ne sera donc point noté, puisqu'il ne le mérite pas; mais comme il a eu le malheur de déplaire, que fera-t'on? on nous le donnera sous une autre forme, en réduisant le nouvel Ouvrage, qui ne fait qu'un avec le Traité, à celle d'un Catéchisme pour les fideles, & le Traité restera pour ceux à qui il ne déplait point; & pour ceux à qui il a fait quelque peine, on le déguisera sous la forme d'un Catéchisme sur l'Espérance Chrétienne. Tel est le projet & le fruit qu'on doit tirer de l'excellent Ouvrage, à la gloire du Traité, & de ceux qui l'ont défendu; & à la confusion de celui qui a eu la témérité de l'attaquer. Est-ce là se tirer habilement d'un mauvais pas? Quels maîtres en fine politique! Il ne reste plus pour leur gloire entière, que de faire dire à M. Petitpied, (& pourquoi n'y réussiroient ils pas?) qu'il a eu tort d'attaquer le Traité, & que s'il a accusé ses Défenseurs de réduire la Crainte à la seule horreur, à l'exemple du Ministre Daillé, & de la mettre en contradiction du côté de la vûe de la possibilité de son objet avec la Confiance; ce sont de fautes imputations dont il les a chargés, comme le soutient en effet l'Auteur de l'Etat de la Dispute dans la Lettre approbative du nouvel Ouvrage.

Mais voyons comment l'Auteur du Traité a pu trouver sa doctrine dans la Lettre sur l'Espérance. Il nous a déclaré dans l'exposition qu'il en a faite, *Que la miséricorde de Dieu considérée précisément en elle-même, ne porte point de caractère qui ne donne lieu d'attendre qu'elle se répandra sur moi de cette manière seule décisive, dont elle se répand sur les Elus,* (p. 26.) & que ce sont les bienfaits déjà reçus de Dieu, qui donnent du corps à l'idée de la bonté que nous envisageons en Dieu, en nous en faisant voir des effets déjà préens: (p. 28.) Au contraire tout le dessein de la Lettre est de prouver que la miséricorde de Dieu considérée précisément en elle-même, & séparément de ses effets sur nous, porte un caractère qui me donne droit d'attendre qu'elle se répandra sur moi, comme elle doit le re-

36
pandre sur les Elus, parce qu'autrement Dieu en lui-même, tout Dieu qu'il est, n'aura pas de quoi attirer notre confiance, & qu'il faudra pour se la procurer, qu'il produise en nous des effets créés. (p. 32.) Quel concert, quel ressemblance entre les deux doctrines!

L'Auteur du Traité veut que nous distinguions avec soin des choses qu'on confond assez souvent, & dont la confusion jette une grande obscurité dans tout ce qu'on dit sur la Confiance chrétienne, sçavoir les fondemens de la Confiance, qui lui préparent une voie nécessaire; d'avec les motifs sur lesquels elle est immédiatement fondée: Il veut que la miséricorde de Dieu, soit pour les hommes en général, soit pour les Elus spécialement, soit seulement le fondement de la Confiance, & non pas le motif proprement dit; (C. 13.) qu'elle soit seulement la ressource de ceux qui espèrent en lui; (Expos. p. 25.) & que le seul précepte de l'Espérance en soit le motif DECISIF, qui nous autorise à nous appliquer cette bonté; & comme ce motif est commun également à tous, cela forme une difficulté, qu'il veut que l'on tranche, sans la résoudre, en supposant que c'est un mystère révélé, (C. 16.). L'Auteur de la Lettre au contraire ne connoît point toutes ces distinctions & ces difficultés, & il trouve tout, fondement & motif, dans la miséricorde de Dieu considérée précisément en elle-même: il ne se contente point de trancher les difficultés, il prétend les refondre, sans avoir besoin de la clef du mystère, & en recourant aux notions primitives, à la raison, qui réclame pour lui de concert avec la révélation. Vous voyez ce que c'est qu'un Théologien qui ne sçait point hésiter, & quel est l'accord qu'il y a entre ces deux Auteurs.

Celui du Traité veut que pour première démarche je conçoive la Confiance qui me fait lier l'attribut EIU avec le sujet, qui est Moy; & si dès le premier instant je la conçois sans mesure, indépendamment de mon avancement dans la piété; bientôt, dit-il, cette démarche m'égalerà aux plus grands Saints. (Expos. p. 28.) L'Auteur de la Lettre au contraire m'apprend qu'une telle Confiance ne sera qu'un tour de mon imagination, parce que la persuasion seule d'arriver au Ciel ne fait pas l'Espérance chrétienne; & qu'on ne sauroit avoir une forte espérance, si l'on n'a pas un fort amour & une forte volonté d'observer toute la Loi de Dieu. Le rapport des deux doctrines ne se soutient-il pas bien?

L'Auteur du Traité veut que son mystère soit caché & voilé dans toute la suite des Ecritures & dans la Tradition, où il n'est point dé-

veloppé ni réduit à des principes fixes, qu'on puisse aisément saisir. L'Auteur de la Lettre au contraire ne nous parle que de l'antiquité, des oracles de l'Ecriture, des passages des Pères, des principes des saints Docteurs, qui repoussent notre système, & qui établissent le sien. Vous voyez comment ces deux Auteurs continuent de s'accorder.

L'Auteur du Traité de la Confiance convient qu'on peut distinguer l'espérance DE LA CHOSE qu'on attend, de la confiance EN LA PERSONNE de qui on l'attend, & que l'Auteur du Plan d'une Dissertation (M. de Guitaud) a employé cette précision avec succès, (a) (Expos. p. 20.) Et l'Auteur de la Lettre emploie toutes ses forces à combattre cette précision, comme une étrange idée, une notion nouvelle, contre laquelle la raison même réclame de concert avec la révélation. Quelle opposition entre ces deux Auteurs!

Celui du Traité nous déclare qu'il met des bornes à la Confiance par la Crainte, & qu'il réduit la confiance de même que les espérances humaines à des degrés de vraisemblance, qu'il ne faut point négliger de faire cristre, comme on le fait à l'égard des affaires humaines, & en tirer la consolation, quoique jamais ces vraisemblances ne puissent être portées jusqu'à la certitude; de même qu'à l'égard des affaires temporelles, on s'estime heureux à proportion qu'on a rassemblé beaucoup de degrés de vraisemblance pour le succès de son projet, (c. 6.) N'est ce pas dire bien nettement que la Confiance, ou comme il dit, la pensée que l'on est du nombre des Elus, ne porte jamais avec elle la certitude, mais seulement la vraisemblance. L'Auteur de la Lettre au contraire prétend que cette pensée ou persuasion est certaine en elle-même, & que toute l'incertitude qui nous reste, est de savoir si nous l'avons.

Ces deux Auteurs sont donc d'accord sur l'idée d'une Confiance sans bornes indépendamment de tout motif personnel; mais veulent ils s'expliquer, ils se brouillent, ils se divisent l'un de l'autre, comme ils se contredisent eux-mêmes à chaque pas.

Il en est de même de leur union avec M. Petitpied. La Confiance doit elle être proportionnée au degré de la charité qui l'anime? l'amour de charité en est-il même le principe nécessaire? est-ce le précepte de l'Espérance qui en est le vrai motif, est-ce la miséricorde de Dieu? est-ce la miséricorde considérée comme attribut de Dieu, c'est-à-dire la bonté qu'il a généralement & également pour tous les hommes, la volonté

37
qu'il a de les sauver tous? est-ce la miséricorde spéciale pour les Elus, la volonté conséquente & de bon-plaisir qu'il a de leur Salut? la Confiance & la Crainte sont-elles opposées l'une à l'autre? se diminuent-elles l'une l'autre? peut-on dire que la crainte n'envisage son objet que comme possible & que la confiance envisage le sien comme devant arriver. Toutes ces questions les divisent les uns des autres, & ont même occasionné entre eux de grandes disputes. Voilà quelle est l'union! union dans un texte, qui est celui de la Lettre; mais sans rien abandonner de ce qu'ils ont avancé précédemment, & qui les a divisés; car l'Auteur du Traité prétend avoir toujours pensé comme il fait aujourd'hui avec l'Auteur de la Lettre, & M. Petitpied prétend bien, dit-on, ne rien abandonner de ce qu'il a dit dans ses Ecrits, sur-tout sur l'amour propre à l'Espérance qu'il distingue de l'amour de charité: quelle confusion? quelle Babel!

L'Auteur de l'Etat de la Dispute vient aussi se présenter comme un Approbateur de poids, & il profite de cette occasion pour nous déclarer qu'il n'a jamais rien avancé contre l'utilité de la Crainte & contre l'idée que nous en devons avoir; & que ce qui lui a été attribué, (par M. Petitpied) ce sont de fausses imputations qui lui ont été faites. Celui-ci ne se défendra point, car il veut la paix; ainsi voilà le premier bien lavé.

Mais ce qui nous montre son grand jugement; c'est qu'il nous apprend que lorsqu'il a fait son Ecrit contre M. Petitpied, pour prouver l'opposition & le combat qui se trouve entre la Crainte & la Confiance, il a oublié d'observer que tout ce qu'il en a dit n'a point d'application à la Confiance chrétienne, à l'Espérance vertu théologique, & qu'il en a fait la déclaration de vive voix, & même par Ecrit, dès que son Ouvrage a paru; c'est-à-dire qu'il nous a donné, dès que son Ouvrage a paru, un Errata général pour l'effacer tout entier; car qu'a-t-il voulu nous dire, s'il n'a pas prétendu nous parler de la Confiance Chrétienne? Tout ce que j'ai voulu dire, continue-t-il, c'est que la Confiance chrétienne peut bien diminuer la Crainte; mais que la Crainte ne diminue pas la Confiance: c'est-à-dire, qu'il a voulu nous dire une chose manifestement opposée au bon sens. Car comment la Confiance

pourroit-elle être opposée à la Crainte à cause des vraisemblances de leurs objets, comme il le dit, sans que la Crainte par la même raison le fût aussi à la Confiance? ou comment la Crainte & la Confiance en général pourroient-elles être mutuellement opposées, sans que cette opposition mutuelle eût son application à la Crainte & à la Confiance chrétienne? Mais de plus il n'est point vrai que ce qu'il a dit sur l'opposition & le combat qu'il y a entre la Crainte & la Confiance, il ne l'ait pas appliqué à la Crainte & à la Confiance chrétiennes: car nous lisons formellement dans son Ecrit, que la Crainte & la Confiance (qui envisagent le malheur & le bonheur éternel) sont opposées entr'elles, qu'elles se combattent MUTUELLEMENT du côté de la possibilité & de la vraisemblance, qu'elles prennent sur le terrain l'une de l'autre, de sorte que L'UNE DIMINUE, QUAND L'AUTRE AUGMENTE; & il entreprend de nous en donner une démonstration, dont la conséquence est conçue en ces termes: Donc quand la Confiance augmente, la Crainte diminue: DONC PAR LA MESME RAISON, QUAND LA CRAINTE AUGMENTE, LA CONFIANCE DIMINUE (pp. 29 & 30.)

Voilà quel est le Théologien qui se présente avec les autres, pour nous jeter la pierre; Théologien dans lequel on ne sauroit s'empêcher de désirer, je ne dis pas l'étude & la science théologique, mais le sens ordinaire qui doit être dans tous les hommes. Mais quand on appartient à cette Ecole, on est aisément, & à peu de frais, un grand homme: tous les sujets de cette Société naissent le casque en tête; dès leur naissance ils combattent les monstres; & qui leur résiste est un téméraire: car il est remarquable que ce judicieux Auteur est le premier qui nous ait donné cette note, qui a été depuis copiée par le hardi Nouvelliste.

Il faut avouer néanmoins que s'il adopte si inconsidérément l'idée ridicule d'une opposition entre la Confiance & la Crainte, qui n'est pas reciproque, il est excusable, par l'obligation de se conformer au nouvel Ecrit, où cette chimère est établie: & de plus nous verrons dans la dernière partie des Nouvelles Difficultés, que ses principes l'y conduisent nécessairement.

[a] Nous avons vu ci-dessus qu'il en fait le même emploi que nous.